

# circuit

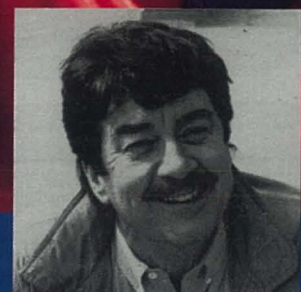
Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 45, septembre 1994



**English in  
Quebec:**

**Language and Culture  
with an Accent**



Corporation professionnelle  
des traducteurs et interprètes agréés du Québec

Daniel Slote

▼ traduction • correction • mise au point  
de textes médicaux et paramédicaux

## SONANCES

Jacques Boulay, M.D., F.R.C.P. (C)  
membre d'honneur  
de la G.P.T.I.A.Q.

857, rue du Chanoine-Martin  
Sainte-Foy  
QUÉBEC G1V 3P6

Téléphone et télécopieur : (418) 657-7955

## CANACOM Inc.

- Traduction
- Adaptation
- Révision
- Éditique

Transmission par modem et télécopieur

5515 chemin Queen Mary  
Bureau 101  
Montréal (Québec)  
H3X IV4  
Téléphone 482-8403  
Fax: 481-3343

# Circuit

Publié quatre fois l'an par la Corporation professionnelle  
des traducteurs et interprètes agréés du Québec



1140, boui. de Maisonneuve ouest  
Bureau 1060  
Montréal (Québec) H3A 1M8  
Tél. : (514) 845-4411  
Télec. : (514) 845-9903

Responsable du secteur **Communications**, CPTIAQ  
Michel Lemay

**Direction**  
Michel Buttiens

Rédactrice en chef  
Gloria Kearns

Rédaction  
Nylda Aktouf (*Des mots*), Michel Buttiens (*Silhouette*),  
Bruce Knowlden (*Des revues*), Nada Kerpan (*Sur le vif*),  
Solange Lapierre (*Curiosités*), Diane Normand (*Des tech-  
niques*)

**Dossier**  
Bruce Knowlden et Judith Woodsworth

**Ont collaboré à ce numéro**  
Phyllis Atonoff, Judith Berman, Martin Bowman, Pierre  
Cloutier, Jeanne Dancette, Sabine Davies, Graeme  
Decarie, Susanne de Lotbinière-Harwood, John Duff,  
Jean-Marc Gouanvic, Denis G. Gauvin, Kate Hubley,  
Elaine Kennedy, Neil Kroetsch, Richard Kromp,  
Danielle Langelier, Linda Leith, Karen Macdonald, Rod  
Macdonnell, Bob McDevirr, Cecil McPhee, Elly Mialon,  
Joyce Napier, Benoît Ouellette, Jean-Luc Plat, Jean  
Quirion, Judith Saint-Pierre, Sherry Simon

**Direction artistique**  
Lise Gascon

**Illustrations**  
Lise Gascon

Photographies  
Martin Bowman, Louis Desjardins, Lise Gascon,  
Brook Grantham, Henri Keleny, Josée Lambert,  
Solange Lapierre, Judith Woodsworth

Éditique  
Mardigrafe

**Impression**  
Litho Acme

Publicité  
Camil Lagacé (Sine Nomine Marketing)  
tél. : [514] 523-5624; téléc. : [514] 523-494

**Avis aux auteurs:** Veuillez envoyer votre manuscrit  
accompagné d'une disquette en version DOS ou Macin-  
tosh, en indiquant le nom du fichier, le nom du logiciel,  
le nom du système et la capacité de la disquette.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de  
l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du  
choix des textes publiés, mais les opinions exprimées  
n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune  
responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant  
dans *Circuit*.

©CPTIAQ  
Dépôt légal- 4<sup>e</sup> trimestre '94  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement  
Membres de la CPTIAQ : abonnement gratuit  
Non-membres: 25 \$ par année (35 \$ à l'extérieur du  
Canada), TPS incluse. Chèque ou mandat-poste à l'ordre  
de « *Circuit* CPTIAQ » (voir adresse ci-dessus).

LA PUBLICATION, l'automne dernier, de notre dossier sur l'Europe au rythme de l'anglais a eu un effet inattendu : celui de piquer au vif nos anglos à nous. Pourquoi parler de l'anglais ailleurs quand on en a suffisamment long à dire sur la situation linguistique vécue au Québec?, se sont-ils dit. Ils n'avaient pas tout à fait tort, du reste! Par ailleurs, le dernier dossier que *Circuit* avait entièrement consacré aux anglophones du Québec remontait à plus de dix ans. C'était le numéro 2 de la revue, en septembre 1983. Reconnaissons, par contre, que, pendant tout ce temps, notre porte, comme nos pages, leur était demeurée grande ouverte.

Judith Woodsworth et Bruce Knowlden ont rassemblé, pour les lecteurs de *Circuit*, des témoignages de plusieurs représentants de nos professions langagières et se sont permis quelques incursions dans les domaines juridique, artistique et journalistique, entre autres. Au fil des pages, nous aurons le loisir de redécouvrir l'humour légendaire de nos collègues. Pas de mauvaise surprise de ce côté donc! Plus surprenant, peut-être, pour des gens habitués aux longs exposés, c'est le rythme du dossier : des textes courts, nerveux, lancés d'un jet, tirés d'une salve... des plus amicales. Heureux de vous voir si nombreux parmi nous dans ce numéro, collègues anglophones!

Je m'en voudrais de passer sous silence l'apport de Solange Lapière à ce dossier : un délicieux reportage sur les habitants de la Basse-Côte-Nord, dont la langue de la majorité est l'anglais.

Notre première série de *Pages d'histoire* prend fin avec un article sur Boris Vian, sans doute plus connu à d'autres titres que comme traducteur, mais avec ce même souci du rapprochement des cultures et des idéologies que ses prédécesseurs. Vu l'intérêt suscité par cette série, je crois pouvoir vous dire que, selon l'expression populaire, elle s'appelle «reviens».

Michel Tremblay traduit en écossais? Eh oui! et c'est ce que Martin Bowman nous explique dans la chronique *Curiosités*. Quant à notre *Silhouette*, elle nous permet de découvrir un poète, traducteur et professeur, Daniel Siote, sous la plume de son propre traducteur, Denis Gauvin.

La chronique *Des livres* nous revient sous sa forme plus étoffée habituelle, avec la critique d'un ouvrage qui a une place énorme à prendre dans nos cœurs autant que dans nos bibliothèques, celle du successeur du fameux «Sylvain». Voyons ce que Jeanne Dancette en pense.

Sur un tout autre plan, la publication des annonces publicitaires dans le magazine est désormais confiée à Camil Lagacé, auquel nous souhaitons la bienvenue dans l'équipe de production. Il vient combler le départ de Nathalie Poteet, promue à d'autres fonctions au sein de la CPTIAQ et qui, en dépit de la brièveté de sa collaboration, n'en a pas moins laissé sa trace dans nos méthodes de travail et le souvenir d'une collaboratrice dynamique. Merci Nathalie. •

Pour le comité,  
Michel Buttiens



Dossier 2  
Nos collègues anglophones nous introduisent dans leur univers sur un ton léger et sérieux à la fois.



Sur le vif 21  
Un congé sabbatique. Notre Corporation. La France au secours du français! Notes et contre-notes et le calendrier.



Court-circuit 23  
À l'occasion de la Journée internationale de la traduction, un hommage très personnel à la profession.

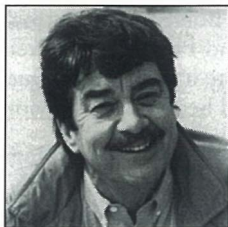
Des mots  
À la recherche du mot perdu...



Curiosités 25  
Comment le jocal des pièces de Michel Tremblay est rendu en traduction canadienne-anglaise.

Pages d'histoire 26  
La science-fiction américaine se trace un chemin en France grâce à Boris Vian.

Silhouette 28  
Daniel Siote, poète, traducteur, professeur, à travers le prisme de son traducteur.



Des revues 30  
La traduction et l'interprétation lors des enquêtes sur les demandeurs d'asile au Canada. La terminologie dans une perspective sociolinguistique. Le 25<sup>e</sup> anniversaire de la *Loi sur les langues officielles*.

Des techniques 33  
Les fiches *C'est-à-dire* enfin disponibles sur support informatique.

Des livres 34  
Le *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*, un digne successeur du «Sylvain».



# English in Quebec: A View from the Bridge

by **Judith Woodsworth**

**T**RANSLATORS in this country have often been referred to as bridges: a bridge between two solitudes, if not a bridge over troubled waters.<sup>1</sup> And while there has been some recognition of the work that we do to open the lines of communication between cultures, there has been less attention paid to the fact that a bridge can also be a vantage point from which to observe the cultures that come into contact by virtue of our work.

It is fitting, then, that *Circuit*, a magazine about and for translators, is looking not only at translators working in English in Quebec, but also at English in Quebec in general. This is a unique situation: English is a minority language in a Francophone society, which is itself a minority culture in the North American context. And translators, who speak both languages and are immersed in both cultures, are well placed to comment, if not exactly to draw conclusions.

There are various political, sociological and linguistic elements at play, and any number of value judgments, recommendations, suggestions, or resolutions can be

Judith Woodsworth, a certified English translator, teaches in the Département d'Études françaises at Concordia University. She and Jean Delisle are the editors of *Les Traducteurs d'histoire: Translators Through History*, to be published in 1996 under the auspices of FIT.



Photo: Brook Grantham

Judith Woodsworth

made. But no one can deny the fact that there are two major languages in contact. The two languages affect each other in ways that have been called interference or— even worse—contamination. This phenomenon has resulted in borrowings, coined expressions, and other oddball linguistic constructions: take *la brushing* as an equivalent for "blow drying"— it looks like English but isn't really. Examples of these abound not only in the textbooks of our translation schools but also in the pages of our daily newspapers (both French and English), as well as in the pages that follow.

## Linguistic purism?

The gamut of "isms" (the much maligned *anglicisme* and its more recent, equally contemptible sister, the *gallicisme*) have led to finger pointing, consternation, outrage, outlaws, and also amusement. In fact, one of the major differences between the two linguistic communities is the attitude toward the linguistically unorthodox: in the Francophone community, where the survival of the French language has been a primary concern, linguistic purism has been a serious issue, bringing with it an *Office*, language legislation, and various measures to "defend" the language. CP11AQ itself has recently taken a stand with respect to the *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, pointing to the fact that anglicisms are not sufficiently delineated and identified. By contrast, the English of Quebec have passively and bemusedly observed the erosion of their language. They have noted the infiltration into everyday Anglo conversation of such blatantly French terms as *régie* and *dépanneur*; they have unabashedly forsaken perfectly good English nouns such as "moderator" in favour of "animator,"



# East of the Main

*A personal history of growing up English in Montreal*

**M** Fraeme Decarie

"MONTREAL," said the professor, "is divided by Boulevard Saint-Laurent. East of that, the city is poor and French. West of it, the city is rich and English." I wrote it down because it sounded like a sure question for the exam and because I knew it was an accepted truth among Canadian historians. I also knew it was nonsense.

I grew up in a working class district well east of St-Laurent; but I was English-speaking. There must have been more like me because within walking distance of our two-room flat were at least six English schools.

Well, we called them English. In fact, most of the kids were Italian, Syrian, Ukrainian, Irish, Scots or, like me, a mixture of all

Graeme Decarie is a Montreal writer and historian. He teaches Canadian history at Concordia University.

those and French. Despite all the caricatures, the majority of the English-speaking people in Montreal have never been of English stock, not for more than two hundred years. For that matter, the French, too, have always been heavily mixed. Thus we have Québécois names like Wilhelmy (German), Morin (from the Irish Moran) and even Langlais ("the English one").

## Rags, but no riches

Nor have all the English been rich. The English kids in my neighbourhood wore hand-me-down clothes, and few went beyond grade nine in school. But our French neighbours referred to us, in double misunderstanding, as "les blokes riches." Such is the power of accepted truth.

Once, in those childhood days, a bunch of us rambled west of Saint-Laurent to a district called Outremont. We had never seen anything like it. Kids dressed in obviously new clothes played on

and only occasionally have they got up on their high horse to deplore the quality of the language.

English is notorious, in fact, for turning to other languages to find the *mot juste*: *bungalow* is a Hindi word meaning Bengali; *pyjamas* are Persian trousers; *leitmotiv* is a German musical theme and *smorgasbord* a Swedish buffet.

The point is, what have we got to lose? English has clearly become the lingua franca of contemporary society: travellers, business people and scientists everywhere use English as a vehicle of communication in the far-flung corners of the world. And even though the language comes out a little the worse for wear, even though it is massacred at times, English will survive.

Of course, as translators, we are closest to the source language (French in most cases), and therefore more prone to its influence. We must therefore be specially vigilant, on the lookout for the insidious influence of gallic syntax, the encroachment of the subtleties of phrase that seem to ring better (*sonner mieux?*) in the language of Molière. Because the originals we work with are often written by people who are not necessarily trained to write well, we are often called upon to improve upon the original. And so we tend to become obsessed with the quality of writing, and take it upon ourselves to act as guardians of the language.

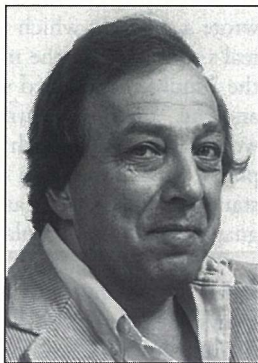
### A multi-ethnic society

Some of the articles in this issue will deal with such questions: the struggle for good writing, and the conflicting requirements of satisfying Francophone clients and maintaining high standards. Others will deal with the larger issue of how English-language culture has evolved, survived, and even flourished. How have the arts—literature, theatre, music—adapted to the French fact? How have they been enriched through contact with French-language culture, and how has Quebec English culture grown as a distinct

the lawns of big houses. And they spoke French though admittedly a more refined French than any spoken on my street. They went to private schools, too, all the way through university, as though it were the most natural thing in the world. Some of them became historians and sociologists, and they wrote books about how the rich English exploited the poor French. Nonsense piled on nonsense. Both poverty and wealth in Montreal have always been bicultural!

When Quebec became British in the 1760s, English-speaking businessmen (mostly Scots-Americans) came to Montreal for the fur trade. Here, they joined forces with Francophone fur traders in joint ventures that lasted until about 1820. When the Montreal fur trade collapsed, the wealthy Anglophones moved on to other business ventures while the wealthy Francophones turned to the professions. Both English and French, then, had their wealthy from the start.

Both also had their poor. English-speaking immigrants along with both French- and English-speaking migrants from rural Quebec crammed the factory towns and the working class districts of the city. Those districts were—and still are—both east and west of St-Laurent. Within both communities, the proportion of those living in poverty has been roughly the



Graeme Decarie

English-language culture within Canada, or even North America? How has our understanding of English culture changed to reflect the multi-ethnic, pluralistic make-up of society? In Montreal, a city where bagels, spring rolls and pita are sold over the same counters, the cultural menu is inevitably rich, too.

We will also look at English outside Montreal, where English speakers are fewer in number, and where immigration, too, has been more limited, or at least different. What is life like for the surviving pockets of English speakers on the North Shore? And how do you go about publishing an English-language newspaper in the provincial capital? Answer: the *Quebec Chronicle-Telegraph*, North America's oldest newspaper, is now produced weekly in the basement of the publishers' home in Sainte-Foy.

### A day in the life ... working in English in Quebec

Our colleagues in the language professions—translators, interpreters and terminologists—share their insights into what it is like to work in English in Quebec. In addition, we have called upon experts in related professions—journalists, editors, publishers and teachers—to contribute to this overview of the interaction between language and culture. Culture is to be understood in the broadest sense of the term, comprising the production of high art (literature and theatre) and popular forms of entertainment (pop music, baseball), the broadcast of information (the press and other media) and the regulation of society (through its legal code).

The picture from the bridge is a mixed one. The interaction of cultures has led to hybridity in its most fruitful sense. Not only do we as Anglos have nothing to lose, we have everything to gain—and we have gained a great deal! •

1 See for example: Philip Stratford, "A bridge between two solitudes," *Languages and Society* 11 (Fall 1983): 8-12; and Jean Delisle, *Bridging the Language Solitudes* (Ottawa: Department of Supply and Services, 1984).

same for two centuries. (A recent study shows over twenty-five percent living below the poverty line, with language an insignificant factor.)

There was, it's true, a brief period when the English speakers did have an edge. For twenty years after World War Two, there was a tremendous expansion of white collar jobs in the city, and those jobs went heavily to Anglophones. The reason, though, had nothing to do with wealth or privilege.

### A matter of education

The new jobs required a high school or even a university education. But, until the reforms of the 1960s, the French system was designed to provide such an education only for those who could afford private schooling. The English public schools, however, were based on the Scottish model, which provided the same opportunities for all.

Put simply, Anglophones, though only for one generation, had an advantage over Francophones, but not because of wealth or privilege. It was because their educational system was egalitarian while the Francophone system (designed by the parents of those kids in Outremont) was a survival of eighteenth century elitism. Even today, after thirty years of educational reform, graduates of Francophone private schools dominate in politics and the professions.

As to numbers, Anglophones have been about twenty to twenty-five percent of the population of Quebec through most of its history, dropping to something over ten percent in recent

years. Surprisingly, they were original settlers over a greater area than were the French. However, since the mid-nineteenth century, they have been descending on Montreal. More, though, have simply left the province, with the result that Montreal's Anglos have declined from fifty percent of the city in 1850 to something around twenty percent (depending on the political views of the demographer) today.

### Overcoming differences

I have lived all my life in a Montreal in which we were taught our differences. We were taught by our historians and sociologists

to have contempt for the poverty of our French neighbours though common sense should have told us it was remarkably similar to ours. They were taught by their historians and sociologists to have contempt for the wealth we didn't have, and they laughed uproariously at cartoons that depicted us wearing monodes and rweeds.

One of the nice things about translation is that it starts with our differences and brings us together. Historians and sociologists and demographers have a lot to learn from translators. Until they do, they will divide us far more than Boulevard Saint-Laurent ever has. •



## Contact Zones

*The disappearing linguistic and cultural borders of modern-day Montreal*

by Sherry Simon

IN THE DIVIDED Montreal I knew as a child, each linguistic group seemed to know its place: Francophones to the east of Saint Lawrence, Anglophones to the west, and only a small strip of "other-phones" down the middle. The simplicity of this arrangement seemed to suggest an immutable cultural order, a universe where differences were reassuringly bounded. But sometime during the late 1970s, the Wall separating these areas started to crumble, and East began flooding over into West. And neither did the centre hold. Second- and third-generation immigrants radiated out into the new suburbs, bringing brick and concrete to former farmland and peopling the silence with Italian, Greek and Portuguese. New waves of immigration washed over the inner city, Spanish and Vietnamese intermingling with Yiddish and Ukrainian.

Gone then were the dear and neat socio-geographical divisions of Montreal. It was now increasingly a city of contact zones, of hybrid areas where populations-and their languages-could meet and mix. In such settings, the mutual contamination of languages was inevitable. We are familiar enough with the dramas of "excessive contact" when they threaten French, but we are just getting used to the idea that English can face "infection" as well.

### Inter-language

It's not surprising that the central buffer zone, the traditional immigrant neighbourhoods of Montreal, should offer some of the most edifying examples of inter-language. Take Dusty's Restaurant on Park Avenue, which still today proudly invites passers-by to taste its "patates god-like." The large yellow sign which stretched across the facade of the restaurant for many years read "'s Restaurant Dusty." Faced with the need to adapt their sign to francization requirements, the owners apparently didn't want to replace a perfectly serviceable



Sherry Simon

Sherry Simon, teaches translation at Concordia University. Her book *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise* will be published this fall by Boréal.



Montreal, a city of contact zones: Saint-Latrrmt.

item, so they simply inverted the two large panels. The result was a misplaced possessive. What language does the little hanging "'s" belong to? The dis-located partide has become for me a particularly endearing representation of resistance to change-or, perhaps, simply of the confusion and incongruities which result from government decree.

### Echoes of A.M. Klein

A.M. Klein, the Jewish essayist and poet, lived a few blocks from Dusty's during the 1940s. Foreseeing a time when Montreal's languages would spill over their established bOlwdaries, he wrote a poem in which he praised the "splendor erabic" of Montreal's promenades, the multiple "lexicons uncargo'd" at her quays, the "doubled-melodied vocabulaire" which "bilinguefacts her air," and the "almative, poitrineate" Mount Royal. Klein used Norman words common to both English and French. His mixed-language poem offers praise to a city he loved, and yet we can also understand his experiment as an attempt to wrench the English language away from complacent self-sufficiency.

The echoes of Klein's poetry move to quite differellt rhythms today on the streets of his neighbourhood. But Montrreal English grows ever doser to the Norman hybrid he invented. The new denizens of Park Avenue often speak English, French and a third language with equal comfort (but, sometimes, with equal incom-

petence). They move with ease from one language to the other, but it is sometimes difficult to decide whether sudden language switches are part of the sophisticated language games of multilinguals or the result of an unfortunate inability to command two separate codes. Immersion classes, mixed-parent families, American sitcoms and Québécois *téléromans* make for a youth culture with very uncertain borders.

#### Public language

Intense language contact leaves its mark too on public language, the kind that appears on signs and billboards. Only in a place like Montreal could we see acts of linguistic sleight of hand, which consist, for instance, in making English words display of

membership in the French language. Current sign laws oblige store owners to display all outside signs in French. And so, when a bookstore on St. Catherine Street names itself "Boooks," the extra "o" announces that it is breaking off its relationship with the English language. An ad for McDonald's sundaes, using the names of the week in French, suggests that its ice cream concoctions have some special connection with the day following *samedi*. And then there are all those beer ads that pretend that "black" and "dry" are perfectly good French words.

These and many other examples show how difficult it is to effectively police the border between English and French. Or even to decide where the border actually stands. Oh, to live in a city where linguistic and cultural frontiers are secure . . . *Ou bien?*

---

## Les Blokes Québécois

---

### *English-language writing in Quebec emerges from its mid-1980s slump*

by Linda Leith

"LES BLOKES Québécois" are the new English-language writers of Quebec, whose work has begun to attract favourable attention from the Francophone media and the Quebec government for the first time in decades.

If the heyday of English-language writing in Quebec dates back to the 1940s and 1950s, the nadir came in the mid-1980s. By this time Anglo writers were feeling frustrated, marginalized, isolated and thoroughly demoralized. I know this because in 1986-87 I was going around with a tape recorder interviewing writers about their work. There was no shortage of writers living and working here in English, but they were having difficulty interesting publishers in their work and, even when published, they had difficulty getting their work known.

When I mentioned to otherwise well read Montrealers in 1986 that I was interviewing English Quebec writers, I was asked, "Are there any?" And in Toronto I was asked, "English? In Quebec?" After a few moments' thought, these individuals would then say something like, "Is Richler still in Montreal?" or "Where is Leonard Cohen now?" As far as its English-language writers were concerned, Montreal was clearly living off past glories.

#### Pulling ourselves up by our own bootstraps

A lot has changed since then, mostly because we set about pulling ourselves up by our bootstraps. I have been directly



Linda Leith

Photo: Louis Desjardins

involved in many of these changes, prompted by the wish that my own work—which consists of texts in the English language, texts that I have written, edited and published—as well as the work of other Anglo writers and publishers, would be appreciated as part of the fabric of Quebec society and culture.

The crux of the matter is that there are substantially more good Quebec books being published in English today than ever before. Some of the most significant changes in the past seven or eight years, though, have been institutional. This has not been glamorous work, but it was much needed in what was a scattered Anglo literary milieu. Book prizes, for example, are a measure of the recognition, and of the respect, that a society accords its writers. English-language writers were—and are—eligible for almost all the literary prizes given for Quebec writing, but Anglos have tended not to be short-listed for prizes (the few exceptions serving to prove the rule), let alone win. By 1987 a group of us—booksellers, publishers, librarians, teachers, translators, and writers—were organizing what came to be known as the Quebec Society for the Promotion of English-Language Literature (QSPELL) and raising money to give annual book prizes for the best works of fiction, non-fiction and poetry written in English by Quebecers.

There was already an *Association des Editeurs anglophones du Quebec* (AEAQ), and it took on a more active role in 1990-91, lobbying Quebec for funding and organizing a successful Spring Book Fair. It is sometimes forgotten that even in decline Montreal has the third-largest English-speaking population (after Toronto and Vancouver)—and the third-largest number of readers of English-language books—in Canada. And in 1992-93 another group of volunteers got together to set up the Federation of English-Language Writers of Quebec (FEWQ).

---

Linda Leith's novel *Birds of Passage* (1993) was serialized on CBC national radio this past winter. Publisher of the literary magazine *Matrix* and fiction editor for Véhicule Press, she is the author of *Introducing Hugh MacLennan's Two Solitudes* (ECW Press, 1990) and the editor of *T. ling Differences: New English Fiction from Quebec* (Véhicule Press, 1989). She was Vice-President of QSPELL in 1989-90 and Vice-President of FEWQ in 1993-94.



## New presses

Other changes have involved individual publishers. Several new presses have come into existence within Quebec (Nuage Editions, Robert Davies Publishing), while others have taken on a new lease on life (DC Books) or taken new directions (Véhicule Press launched a fiction series under my editorship in 1989).

English-Canadian literary circles having long ago separated from Quebec, this Anglo renaissance has generated little interest in the rest of Canada. The changes, such as they are, have been felt within Quebec, and by the fall of 1993 were attracting the attention not only of Anglophone but also, for the first time, of Francophone media. There was a well-researched and thorough article in *L'Actualité*. Five of us were interviewed on the Radio-Canada program *Dimanche Magazine*. Reports were published in *La Presse*, *Le Devoir* and elsewhere.

## New Anglo writers

Without wishing to exaggerate what still has more curiosity value than any significant impact on the ways in which contemporary Quebec culture is viewed— or, for example, on the amount of funding that individual English-language book and magazine publishers receive from the Quebec government—I have no hesitation in saying that our situation today is dramatically better than it was

in 1986. You would be unlikely today to find a well-read Montrealer who would ask "Are there any Anglo writers?" There are many Quebecers who now not only know about Mordecai Richler but have also heard of Witold Rybczynski, Gail Scott, Neil Bissoondath, Trevor Ferguson, Yann Martel, David Home! and Julie Bruck. There are some who have come across translations of contemporary French-language fiction, poetry and drama published by Montreal's English-language presses. Thousands more have at least heard of *Matrix*, which now has the largest circulation—so far as I can tell—of any of Canada's "little" magazines.

The combined effect of good books, energetic publishers, prizes, publicity, book fairs, a proliferation of new literary magazines, well-attended public readings, and general ferment was also felt in Quebec City in 1993, and it was last fall that the ministry of Culture and Communications took the unprecedented step of providing modest funding (some \$13,000 per year for three years, in the first instance) which will allow FEWQ, AEAQ and QSPELL to set up a joint office. The ministries of Culture and of Education further agreed to provide \$10,000 in 1994-95 to extend Quebec's substantial writers-in-the-schools program to English-language writers and English schools for the first time, in a program that will see FEWQ working together with the Union des écrivaines et écrivains du Québec. The joint office space is in the Atwater Library in Montreal. •



# English Theatre - Alive and Kicking

## Up-and-coming English theatre in Quebec

by Neil Kroetsch

**S**UPERSTITIONS in the English theatre tradition include taboos on uttering the word "Macbeth" (most often referred to euphemistically as "the Scottish play") and whistling in the theatre. French theatrical taboos include a ban on saying *merci* after being wished an encouraging *Merde!* Just as their theatrical superstitions differ, so too do their traditions, emphasis and, in Montreal, their size and audience.

The French theatre scene in Montreal is more extensive and more generously subsidized, and enjoys a higher profile than its English counterpart (quick, name two Montreal Anglophone theatre stars!), and it also has a stronger audience base, a number of middle-level theatres at permanent addresses and a strong local television and film industry that not only tends to let actors readily cross the great divide between stage and screen but also encourages stardom.

With no local television production and only a sporadic film industry

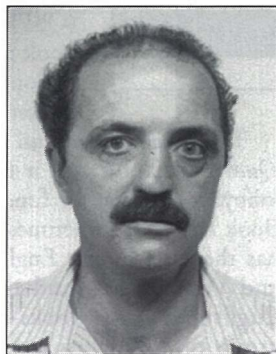
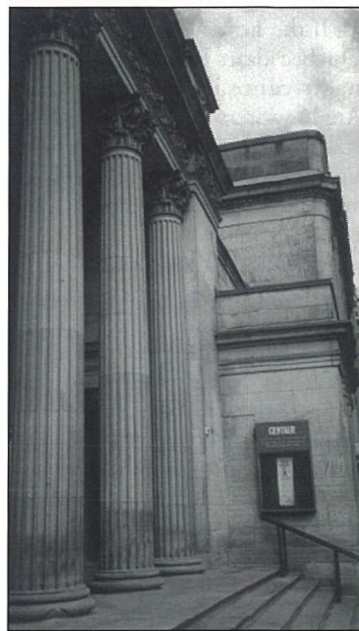


Photo: Henri Keleny

try that consists far too often of B-movies produced for the American market, the pickings and rewards are fewer for local English-speaking actors. Demographic factors also play a role. Although Montreal can lay claim to fame as the home town of Christopher Plummer and William Shatner, their absence is the telling factor. Even latter-day Anglo Montrealers who have made names for themselves, such as actors Ron Lea and Richard Monette, have done so elsewhere. They are not Montrealers so much as former Montrealers. The dominant trait has been exodus.

## Resurgence

That has gradually been changing, with a resurgence of English-language theatre in Montreal in recent years. Long dominated by the Centaur, a twenty-five-year-old bastion of mainstream theatre supported by a large subscription audience (indeed,



The Centaur is no longer the only game in town.

the second-largest theatre audience in Quebec after la Compagnie Jean Duceppe), the scene is expanding and the Centaur is no longer the only game in town. While not in the dominant position of the Centaur, other long-rooted English-language companies are holding their own in their respective niches: companies such as the Black Theatre Workshop and two strong children's theatre companies, Geordie Productions and Youtheatre. They put on two to three new shows per year in schools and for the general public, and tour Quebec extensively.

The Centaur's top dog position has been challenged of late by a host of younger companies, the stronger of which are Bulldog Productions, Theatre 1774, Imago and Snapshot Productions. Despite the fact that their performance venues often change from show to show, they offer Montreal theatregoers a wider choice of theatre fare.

The recent surge dates from the late 1980s and is to a large extent a reaction against demographic trends, particularly the large-scale Anglo exodus of the late 1970s. A younger generation has decided not to leave, but to stay and flourish. Taking the proverbial bull by the horns (and, in the process, shamelessly mixing metaphors), they have decided that the glass is not half empty, but half full. Space and funding continue to be the main bugbears but have not proved hindrances to remarkable activity.

### Shakespeare in the park

Montreal now boasts two Shakespeare companies, Mount Royal Shakespeare and Repercussion Theatre, which present Shakespeare outdoors during the summer months. The strong

community theatre tradition continues to flourish, particularly in the form of the West Island Lyric Theatre, the Yiddish Theatre, the St. Bruno Players, the Montreal West Operatic Society and the Lakeshore Players. Professional summer stock thrives at Lac Brome Theatre in Knowlton and the Piggety in North Hatley, and this year Montreal was home to its fourth annual Fringe Festival of alternative theatre, which, while at times rough, wacky or bizarre, is often exciting and always dirt cheap.

Playwrights' Workshop continues to provide dramaturgical services for developing new scripts. Transnational in scope, for over thirty years it has been workshopping plays from all across Canada. The QDF, or Quebec Drama Federation, is another entity that acts as an umbrella organization. Relatively unusual in Canadian theatre, the QDF acts as a lobby group and provides promotion, courses, professional development, workshops and support to English-language theatre, particularly the burgeoning number of small English-language troupes whose eclectic tastes are reflected in their names: Strange Fish Productions, Street People Theatre, Women Making Scenes, House of Chaos, Back Alley Players, P.O.V. Productions, S.I.N.4, Screaming Kettle, Spontaneous Combustion, Clowns Gone Bad, etc. Proffering a vital and often irreverent voice, they present fresh, non-traditional theatre with a spontaneity and sense of purpose that every so often make for striking, provocative theatre. Their shows are performed in locales ranging from the street to bars to St. Lawrence lofts.

In that iconoclastic mode, how about poking holes in the oft-heard comment "There is no English theatre in Montreal." Taboo, English theatre? *Merde!*

## The Nature of the Beast

### A look at the music scene in English-speaking Quebec

by Kate Hubley

**T**HE MUSIC industry is merciless—or, at best, capricious. Artists are spurred on by their passion for song or their hope of success, yet many become discouraged and fade into oblivion.

For most artists, breaking into the local market is an essential first step. They usually start out by playing the local circuit and then, as they gain momentum and recognition, book performances before larger audiences and go on tour.

The Quebec music industry is thriving and has spawned some of the top names on the Canadian, American and European charts—

Kate Hubley earned her MA in translation at the Université Paul Valéry, Montpellier, France, after graduating with a BA in translation from Concordia University in Montreal in 1987. She has been working as a freelance translator and copywriter in Montreal since 1990.

Sass Jordan, Céline Dion, Leonard Cohen, Oliver Jones, the Doughboys, Jim Corcoran, Kate and Anna McGarrigle, Roch Voisine, the Montreal Jubilation Gospel Choir. And, despite the endless debate over linguistic and cultural dominance, English- and French-speaking musicians continue to perform, record and even collaborate on projects in Quebec.



---

## Aparadox

---

Anglophone musicians in Quebec however, find themselves, in an unusual paradox. They are part of a linguistic minority within a French-speaking community, which itself is a linguistic minority on an English-speaking continent. Furthermore, English is the lingua franca of the international music industry, as the major record labels are controlled from Britain or the United States and, more importantly, it is the language from which most contemporary popular music trends have emerged.

Language is undeniably a fly in the ointment for English musicians in Quebec and they are sometimes chastised if they do not sing in French. Mark Lamb from Too Many Cooks, a successful Quebec band of bilingual musicians who perform exclusively in English, concedes that "the group is occasionally criticized and it is difficult to find local venues to play on a regular basis." However, like most bands, Too Many Cooks does not intend to limit itself to Quebec audiences and hopes to tap into the wider Canadian and American markets. Nevertheless, some English musicians—Montreal blues fixtures Stephen Barry and Jimmy James, for example—have found their niche within Quebec and enjoy healthy careers. Others, such as Sass Jordan, who has been very well received in Quebec, have actually pulled up stakes and moved to the United States, "not because of cultural resistance, but to be closer to the action."

The exodus of a portion of English talent from Quebec is often viewed as a reflection of a threatened culture or a reaction to the hostility displayed by the Francophone majority. As the number

of Quebec Anglophones shrinks, there is a tendency to be fatalistic and attribute this migration to the French-speaking community's unwillingness to embrace difference. However, artists with high aspirations will naturally gravitate to the music meccas—often American—where they might be discovered by a record producer with deep pockets. A political interpretation of a common phenomenon might therefore be simplistic.

---

## Bridging the gap

---

Language is only one side of the coin. Certain cultures develop affinities for certain genres of music. And, while difference can divide, it can also inspire. In a cross-cultural context such as Quebec, artists encounter opportunities as well as hurdles. Jim Corcoran, an Anglophone raised in Sherbrooke and a bona fide star in French Quebec, produces lyrics and melody that sing to the French ear.

Furthermore, the Montreal underground music scene continues to be an important part of Canadian youth culture. The Doughboys, Me Mom & Morgantaler, Bootsauce, the Asexuals, the Nils, Slaves on Dope and Three O'Clock Train are just some of the Quebec alternative bands that have become the staples of campus radio playlists across the country.

Quebec Francophone and Anglophone musicians, like performers from Halifax, Toronto or Vancouver, face the same realities within the fiercely competitive music industry. Regardless of language or demographics, their success usually hinges on a combination of vision, talent, strategy, determination, image, brand of music, trends and sheer luck—it's the nature of the beast. •



---

# A Bilingual Journalist in Canada

---

*A first-hand account of what it's like living in both worlds*

by Joyce Napier

BEING bilingual—bicultural—in Canada is, oddly, a little like being a taurist in your own country—a stranger in a strange land. As bilingual or bicultural as you may be, when you're working in French you're told you speak damn good French for an Anglo, and when you're working in English you become the taken Franco in the newsroom, the one who best understands how the other side lives.

And everyone loves your accent.

Outside the media, people see you as culturally suspect. If you're an Anglo you're expected to look at an issue in one way. If you're a Franco you're expected to look at it in another. But if you're neither or both, certain groups—the Société Saint-Jean-Baptiste for instance—don't quite know on which side of the political barrier you stand. Are you a Franco sympathizer with nationalist leanings? A Franco with Anglo-federalist tendencies? An Anglo infiltrator who happens to speak French? Or worse, and most confusing of all, a Franco with an English name or one who happened to marry a Scot?

---

Joyce Napier is a television reporter for Radio-Canada and the CBC. She's 37 years old and has two children.

Reporters who've worked on both sides become the interpreters of the other culture, thus they are often asked "What are you, really?" and what that means in fact is "Which tribe do you belong to? Which side are you on?" Because in Canada we've conveniently separated people into two categories, Anglos and Francos, and in the media we often separate stories into two categories, those that most interest a French audience and those that are intended for an English audience. That isn't to say that we live on different planets and have different definitions of a good story.

---

## Two points of view

---

Franco and Anglo reporters often cover the same issues and events. It's the spin and the prominence given to a particular story that sometimes differ. A case in point is the twenty home-owners in Oka who want the federal government to buy their properties because they've been held hostage, they say, by the government; they're the only white presence in an otherwise native neighbourhood and they're the only Francophones too. The French media went all out on the story. The English media were far less interested.

But there are many, many issues both media cover with equal, or almost equal, interest. For example, the Concordia/Valéry Fab-

rikant story. Although the *Gazette* hit the ground running on that one-and won a National Newspaper Award for it-both the Anglo and Franco reporters covered the story with the same intensity.

And then there are those stories one side feasts on and the other barely gnaws at: the singing of "O Canada" at the Olympie Stadium on June 24, 1994. The Expos were playing Florida's Marlins at 5:30 p.m., right smack in the middle of the Fête Nationale celebrations taking place at Maisonneuve Park in front of the Big O. Fête organizers feared the national anthem would be booed. Players said it had to be played before the game. First it was cancelled, then it wasn't. Managers, players, organizers, everyone had

an opinion on the matter. The English media played it big, very big: cover stories, editorials. The French press yawned, dropped a few lines. "O Canada" was eventually played one hour before the game, before most of the tens of thousands of fans had had time to get to the stadium. No one booed, no one seemed to notice there had been all this backroom talking and negotiating going on. The fans at the stadium didn't seem to care one way or the other, and the next day the story was gone-a tempest in a teapot. The Expos had won, the Fête Nationale celebrations were over. No incidents were reported; another day and other issues were awaiting the media. •

---

# Take Me Out to the Ball Game

---

## *Switching to English in Jeanne Mance Park*

by David Homel

IT'S A WELL-KNOWN fact: when we step onto the baseball diamond or any theatre where sports are being played, we're entering the land of archetypes. More than any other sport, baseball has its history, which we plug into every time we play it or watch it being played. More importantly, it has its own special talk. Its language, or- for non-players and non-appreciators-its opaque jargon.

Which is why we're talking about it in this periodical. Despite the difficulty of enticing the public to pay their way into the Olympie Stadium, Montreal is a good baseball town. Every weekend during the summer, and at four or five o'clock on weekdays, the parks are full of players of all ages and levels of expertise. What language are they using in a game that is, I'ds admit it, virtually all talk?

### **Language is part of the game**

Archetypes have a language. To participate in a semi-religious communal rite like ball, you need to be able to speak the language. This language is English; American, if you wish. What happens when a French-speaking Québécois goes out to play ball?

My point of view is strictly anecdotal, but I have noticed this much. When the Francophones on my field at Jeanne Mance Park get out on the diamond, they immediately start speaking English. Everything on the field happens in English, *la langue du baseball*. When the inning is over and the boys (and girls) head for the bleachers for their beers or water jugs, the social world takes over, and French reappears. All those Anglophones between the foul lines turn out to be Francophones after all. Because if you want to play the game, you have to talk the talk, and that puts you into the English sphere. The field is a zone of archetypes that come from an English world.

I suppose this is the kind of thing that drives the cultural nationalists crazy; mind you, there aren't too many of them sweating under the sun on a Jeanne Mance Park weekend afternoon.

---

With his creaky knees, David Hornel has taken to playing the outfield. In between games, he's written a pair of novels (*Electrical Storms* and *Rat Palms*) and an upcoming novel set in Russia, in the '30s and '40s. He's also the translator of Dany Laferrière.



David Homel  
at the ball  
game

And I salute the work of the French-language sports journalists who are building up a French baseball glossary. But when you play the game, you want that authentic feeling, that quick one-syllable term that sums up or demands the action: "hit" instead of *coup sûr*, "bunt" instead of *amorti*, "home it" instead of *lancer au marbre*. (That's why so many Francophones move into English.)

I've observed different patterns among the Dominicans. They play entirely in Spanish over on the next diamond. Why? Perhaps because they had no exposure to English in their formative years as young players; perhaps because their language has devoured the English terms and ruthlessly hispanicized them, sometimes with odd, but effective, *results-doble play*, for instance. As for my boys, as long as they continue re-enacting rites from south of the border, English will still enjoy that outlaw status it currently occupies in today's Quebec. Which means it'll be around for a while still, no matter what the non-players want. •



# The Changing English Language in Montreal

*Sudden-death overtime and other translation problems*

by Bob McDevitt

**I**T SORT of sneaks up on you. The changing vocabulary we use in speaking to each other. You don't really notice it until you've ripened into middle age. Then it happens.

Your 15-year-old daughter comes into the living room wearing a new dress. Looking lovely. Very much like her mother at the same age— when you first met her. In the fifties.

You're out of practice in the manly art of saluting teenage girls. So-to the memory bank. Let's see. Squeeze the lips into a circle and push out a long, low wolf whisle. Then, in tones of obvious approval, "Hubba Hubba, Baby, Hubba Hubba."

The reaction isn't exactly what you had in mind. The daughter turns and looks at her 13-year-old brother without saying a word. Then they begin to shriek with laughter and collapse to the floor.

"HUBBA HUBBA," they scream, rolling on the floor. "Hubba Hubba? Oh Daddy—you're such a rétro." And there you have it. They don't know "Hubba Hubba" and Daddy doesn't know «rétro."

It isn't easy leaving behind some of the cherished words and expressions of youth. Even those which don't make sense anymore.

In the Park Extension area of Montreal in the 1930S and 1940S a nickel, a five-cent piece, was known as a "jit." Seventy-five cents was "six bits." A dollar was a "simoleon" . . . and don't ask me the origin. That was wiseguy street talk. Cops were known as "bulls." The lookout's warning cry was "cheese it, the bulls."



Bob McDevitt

Cutting classes in school was "juking." A wiseguy's girlfriend was his "frail" or "toorsie." A gangster's girlfriend, his "gun moll." A woman's boyfriend was her "beau" and a husband was her "hubby." And in the Anglo-Irish ghettos of Montreal—in St. Michael's Parish where I grew up, for instance— we referred to each other as "Dogans."

## Lostwords

You never hear *any* of those words now . . . and that's probably a good thing. We thought they—and we— were pretty "groovy." That certainly applied to "cutting a rug," also known to "squares" as "dancing." But those words didn't stand the test of time and were replaced.

Then there is the manner in which the French fait has changed the way Montreal Anglos speak. Nobody ever says "corner store" any more. It's *dépanneur*. And *cadeau*, *vedette*, *au revoir*, *pourboire*, *baguette*, *stage*, *steam-é*, and on and on.

## From Park Avenue to avenue du Parc

We have also gone to the French pronunciation of our street and place names. St. Lawrence Boulevard is now Boulevard Saint-Laurent. St. Urban Street, named after Pope Urban, is Saint-Urbain. Park Avenue is Avenue du Parc, and Common St. is Rue de la Commune.

St. Dominic is Saint-Dominique; Rosemount, Rosemont; St. Henry, Saint-Henri; City of LaSalle, Ville

LaSalle; and Town of Mount Royal, Ville Mont-Royal. For the past twenty years or so, even hard-core English speakers have said Trois-Rivières. But prior to that, all the English (and some French speakers) always called it "Three Rivers."

But we can't always translate from one language to the other with equal efficacy. As personal proof, I offer the following reminiscence from my sports broadcasting days.

René Lecavalier was the pre-eminent sports broadcaster for Radio-Canada for many years. A very scholarly man, he was as thoroughly bilingual as Pierre Elliot Trudeau. As the French-speaking "voice" of *Les Canadiens* for decades, he had a strong desire to upgrade the lexicon of French hockey terms. And he did, changing the French adaptation of the English word "interference" (*interférence*) to *obstruction*. And many more.

But he came to a roadblock when he tried to translate "sudden-death overtime." Try as he might, the very best he could do was *prolongation supplémentaire*. All the drama and tension so evident in the English phrase are nowhere to be found in the language of diplomacy. Something else . . . lost in translation. •

Bob McDevitt, a former sports broadcaster, teaches in the Journalism Department at Concordia University.

Traduction  
Josée Ouellet Simard, MBA

Membre agréée de la CPTIAQ

458, rue de Guyenne  
Laval (Québec)  
Tél. : (514) 663-8448

Finance, comptabilité, gestion, vérification, fiscalité, immobilier

Traitement de texte, éditique  
Impression laser . postscript .  
Rédaction, révision

# Speaking in Tongues



## Tower of Babble at the Palais de Justice

by Rod Macdonnell

**W**HY IS it that lawyers seem to speak in tongues? Is it that the intricacies of their lofty trade are too complex for most mortals, and they require a jargon that only other disciples of the law can fathom?

Or do they want the uninitiated to remain ignorant and bewildered by notions that are not really that difficult to grasp if only they would talk in plain English or French or even Esperanto?

One truism remains constant though: "Bullfeathers do baffle brains."

Phrases like: "Issue that writ, it is a sine qua non or it will proceed ex parte, then we will have to present a motion in retraction of judgment before a judge in chambers and our client could commit a contempt ex facie by breaching the injunction." It's enough to send you running to a lawyer for a translation into layman's lingo.

But if you think lawyers were the architects of the Tower of Babel, English-speaking lawyers in Quebec are building a new tower with a jargon of *Franglais* that not even their colleagues in Ontario can understand.

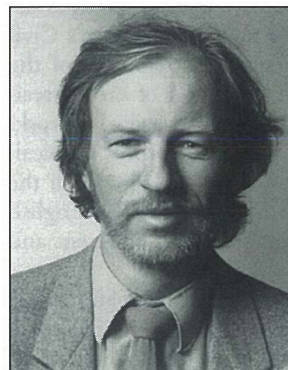
This dialogue of an English-speaking Quebec Lawyer (EQL) generally sounds like traditional lawyer talk but it is also generously peppered, even salt-and-peppered, with numerous French terms. This is so common that most EQLs do not even realize they are doing it.

It is much like an Acadian speaking French. The accent and sound is French, but, alas, many of the words are in fact English. The following will give you an idea of how terms from the French language have crept into English legal parlance. When an EQL refers to his opponent in a case, he speaks of his *confrère*, the term correctly used by French-speaking lawyers. The EQL should call his opponent his "colleague."

### Mon cher Maître

When a French-speaking lawyer addresses one of his or her colleagues, the lawyer's name is prefaced with the word *Maître*, as in "Maître Tremblay," the word *Maître* being an honorific, as is "Dr." in "Dr. Jones, our family GP." Well, EQLs also refer to their colleagues as *Maître* even though no such honorific exists in English, perhaps because lawyers are not as honoured in the English-speaking world.

When an EQL says he has a *dossier* to plead in court, again he is misspeaking. He means he has a "file" or "case" to present in court. EQLs use the term *mise en cause* when they should say "impleading a third party" (which means to force a third party to become a participant in a case). EQLs use the word *quittance*, a French legal term, when they should say to give a "release," as when payment is made and the debtor is formally released from a contracted obligation. When EQLs advise a mortgage lender that a *dation en paiement* is in order, what they really mean to say is that it is time to "foreclose" on some poor unfortunate and take



*RodMacdonnell*

possession of the house for non-payment of the mortgage.

An EQL will file several exhibits with the court under one exhibit number and tell the judge that he is filing the evidence *en liasse*. There is no adequate translation for the term, which is probably why *en liasse* is so commonly used. EQLs sometimes say "in a bundle" but it doesn't quite do the job.

One thing that will draw a blank look from an Ontario lawyer is when he is told by an EQL that the EQL will have a lien "radiated" from the real estate registry. It sounds to the Ontario lawyer that the land registry is going to be nuked with radiation, when in fact the land registry will "strike" the lien or have it removed from a registration index. The evolution of the error is obvious. It stems from the French term *radier*.

# Tr

## TRANSLATEC CONSEIL LTÉE

**FAX:** (514) 393-1373  
**MODEM** (514) 393-9626  
**TÉLÉPHONE** (514) 393-9393

Rod Macdonnell is an investigative reporter at the Montreal *Gazette*. He has a Civil Law degree and covered the Palais de Justice for about six years.

It seems that EQLs are doing a masterly job of eroding the English language, at least as it is spoken in court.

#### A "wretched" piece of work

But the Quebec government seems to have outdone them in that regard, and to such a degree that many EQLs are up in arms. The outrage is over the translation into English of Quebec's Civil Code, the 3,168 articles that form the backbone of much of the law of our province. Casper Bloom, the Bâtonnier of the Barreau de Montréal, denounced it last year as a "wretched" piece of work. He told *Circuit* that in some cases the translation is really comical. In other cases the errors are very serious: they "interfere with the administration of justice" because in some instances, the English and French texts, which are both official, are saying different and contradictory things.

And John Brierly, a McGill University law professor and expert in comparative law, wrote a blistering report on the translation of the Code. He said that the English version of the code contains "an embarrassingly long list of apparent errors, gallicisms, poor word choices, infelicities, lack of concordance, solecisms, [and] literal renderings."

Bloom, who calls himself the "head of a one-man committee" of the Barreau du Québec appointed to pressure the government on the problem, has received several promises from Quebec that amendments will eventually be enacted that will cure and correct the awful translation. So far, there has been no action, and Bloom says he is losing patience.

And Bloom says that his insights on the translation of legal texts are all quite obvious.

"It is something well known to most translators. If you are going to be translating French into English you should basically be an Anglophone (and vice-versa). . . . And the individual must have a legal background. You are looking for someone who is both a jurist and a translator and there are some of those animals around."

Bloom said that those who translated the Code into English might have been competent as jurists but they did not have the necessary language skills.

Weil, that's all for legal translation. If you are interested in observing English legal babble at its worst, you should head over to the Palais de Justice.

Whoops, I meant to say "the Courthouse." •

## Decoding the Quebec Civil Code

by **Jean-Luc Plat**

QUEBEC'S English Civil Code is marred by poor word choices and inconsistencies. It stipulates, for example, that persons of full age under tutorship may be directors of associations "whose objects concern them" (art. 327). Moreover, private property, which can include a "plantation" (art. 455), can also be "susceptible of compensation" (art. 476).

Regarding marriage, parties who apply to declare a contract null should know that "no action lies after the lapse of three years from the solemnization" (art. 380). The French text helps one understand that applicants have three years in which to apply.

As for declarations of death, article 96 mentions that relations between heirs are governed by rules "which concern the restitution of prestations." And an article regarding the register of civil status, which constrains "written documents" and the same documents kept on computer, is noteworthy. Should a discrepancy arise between duplicate copies, "that in writing prevails but in all cases, one of the duplicates may be used to reconstitute the other" (art. 105). Changes to the register are covered under articles about "rectification and reconstruction of an act and of the register."

The Code also slavishly adopts the language of the former text. Thus a person called to public office retains his domicile "unless he manifests a contrary intention" (art. 79). In the event of death, the Code talks about preparing a statement of compensation that "is equal to the enrichment enjoyed by one mass to the detriment of the other" (art. 475).

The English and French texts vary. In article 463, the Code seeks to make a distinction between *époux* and *conjoint* (apparently married and unmarried partners), yet the English text refers only to a "spouse." Nonetheless, the chapter about adoption introduces the concept of *concubin* (art. 555), where the English seems satisfied with the unusual "concubinary." *Fruits et revenus* ("fruits and revenues" in art. 446) later becomes "fruits and income" (art. 449). •



Jean-Luc Plat



Université de Montréal  
Faculté de l'éducation permanente

### TRADUIRE : UNE PROFESSION, UNE SPÉCIALISATION

#### CERTIFICATS DE TRADUCTION I ET II OFFERTS LE SOIR

Développez un meilleur contrôle  
sur la qualité de vos textes.

Ajoutez à vos techniques  
actuelles des connaissances  
théoriques et pratiques et des  
habitudes nouvelles pour  
travailler efficacement dans les  
différents domaines de cette  
discipline.

Ces deux programmes sont intégrables  
au Baccalauréat spécialisé en  
traduction offert par l'Université  
de Montréal.

DATE LIMITE  
D'ADMISSION :  
LE 22 NOVEMBRE 1994

Demandez la brochure sur  
les certificats offerts

RENSEIGNEMENTS:  
Faculté de l'éducation permanente  
3744, rue Jean-Brillant, 3<sup>e</sup> étage  
Métro Côte-des-Neiges  
(514) 343-6090  
1 800 363-8876

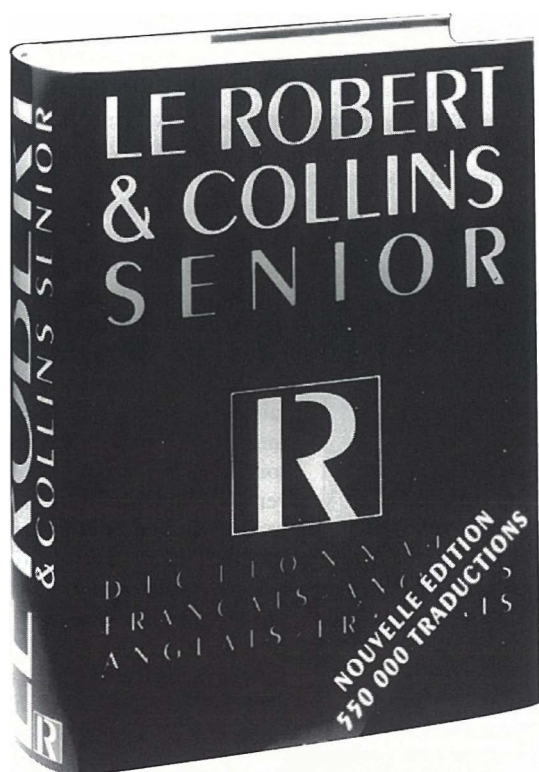
Jean-Luc Plat, C. Tr., works as an English translator in the Linguistics and Translation Department of the Canadian Broadcasting Corporation/Société Radio-Canada in Montreal.





# LE ROBERT & COLLINS SENIOR

*Plus riche, plus performante,  
cette nouvelle édition est la référence,  
également appréciée par les franco-  
phones et par les anglophones.*



La nouvelle édition du Robert & Collins Senior est entièrement revue et enrichie de plusieurs dizaines de milliers d'unités de traduction nouvelles qui rendent compte de l'évolution des deux langues. Ce dictionnaire est réalisé par une importante équipe franco-anglo-américaine. Il offre:

- plus de 260 000 mots et expressions;
- 550 000 traductions;
- les tables de conjugaison du verbe anglais et du verbe français;
- une importante section de grammaire active regroupant plusieurs milliers de structures syntaxiques;
- un appendice permettant la conversion des mesures anglaises et nord-américaines;
- la transcription phonétique de tous les mots;
- l'indication de 15 niveaux de langue, du littéraire au familier;
- le traitement en profondeur des américanismes;
- les principaux signes et abréviations;
- un recensement des principaux noms propres: pays, lieux géographiques, événements historiques, prénoms, œuvres, personnages célèbres;
- un abondant vocabulaire spécialisé concernant les technologies nouvelles et les disciplines de pointe comme l'informatique, l'économie, la biologie, l'espace, les télécommunications.



# La route ne s'arrête pas à Natashquan...

*D'après la carte, la route I38 partant de Québec s'interrompt avant Natashquan, patrie de Gilles Vigneault, la légende vivante, comme l'appellent les Français. Et après, qu'est-ce que cette enfilade de villages qui balisent la côte jusqu'au Labrador? C'est la Basse-Côte-Nord, qui porte aussi le nom de Lower North Shore: 82 % de sa population de 6 000 habitants est anglophone. Une enclave géographique et linguistique connue des amateurs de haute voile, de pêche à la morue ou au saumon et de touristes européens avides de grands espaces.*

par Solange Lapierre

QUINZE VILLAGES étalés sur 450 kilomètres de côtes aux noms montagnais, français, anglais: Kegaska, La Romaine-Uanamshipi, Chevery, Harrington Harbour, Aylmer Sound, Tête-à-la-Baleine, Mutton Bay, La Tabatière, Saint-Augustin-Pakuashipi, Old-Fort, Rivière-Saint-Paul, Middle Bay, Brador, Blanc-Sablon, la plus grosse agglomération avec ses 1 000 habitants, la ville en quelque sorte. Population essentiellement vouée à la pêche à la morue, à l'origine, au 17<sup>e</sup> siècle, les pionniers se sont installés pour pêcher et pour préparer le poisson sur place. Aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, les Basques venaient déjà y taquiner la baleine. Par la suite, l'économie s'est diversifiée... vers d'autres trésors marins, phoque, homard, crabe, pétoncle, saumon, hareng, capelan... La production de ce dernier, de sa femelle, est presque entièrement achetée par les Japonais, qui raffolent des bouchées-apéritifs aux œufs de capelan.

On est loin de tout ici. On est coupé du reste du Québec puisqu'il n'y a pas de route qui mène vers Sept-Îles. Le bout de route qui manque près de Natashquan n'a que 30 kilomètres, mais les fonds publics sont rares... Il n'y a pas non plus de route pour relier les villages, sauf ceux de l'est, près du Labrador. Là, magnifique et bleue, la route file vers le Labrador, à deux kilomètres, ainsi que vers Terre-Neuve. Le traversier de Blanc-Sablon vers St. Barbe CT.-N.) est très occupé puisqu'il donne accès au reste du pays autrement que par avion ou par le cargo, le Relais Nordik, qui dessert les villages de la Basse-Côte chaque semaine.

## De Jersey, de Terre-Neuve, de Miquelon, d'Acadie

Les pionniers, des pêcheurs de Terre-Neuve, ne venaient d'abord que l'été, pour la saison de la morue. Vers 1870, un *Rot* d'immigrants terre-neuviens s'installent, à la recherche de meilleures conditions de vie, se mêlant à d'autres venus d'Angleterre, de Jersey, d'Acadie, de Miquelon, de Gaspésie, de Québec. D'importantes pêcheries de Jersey exploitaient la morue dès le 17<sup>e</sup> siècle, et ce, jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle - Le Bouthillier et Frères et De Quetteville, de même que la Job and Brother de Terre-Neuve. Si la Basse-Côte-Nord est globalement anglophone, deux villages font exception, Blanc-Sablon et Tête-à-la-Baleine. Ailleurs, selon l'endroit et selon l'âge, les Nord-Côtiers sont anglophones unilingues ou bilingues.

Pourquoi une enclave linguistique, si plusieurs villages ont été fondés par des francophones? L'enclave géographique est peut-être la réponse, ainsi que le mode de vie. La proximité de Terre-Neuve n'est pas seulement géographique - environ 25 kilomètres -

mais aussi politique. Jusque dans les années 60, le gouvernement québécois offrait peu de services, et bien des Nord-Côtiers allaient chercher dans la grande île, en face de chez eux, ce dont ils avaient besoin. Pour accoucher, les femmes partaient à l'avance à l'hôpital de St. Anthony CT.-N.). Aujourd'hui, elles peuvent aller à Sept-Îles ou à Québec. C'est plus loin, évidemment, mais nous sommes en région éloignée. Quant au mode de vie, jusque récemment, ici, il n'y avait que la pêche. Rien d'autre. Comme sur la rive d'en face. Les contacts en étaient donc facilités.

Tournés qu'ils étaient vers Terre-Neuve, les Nord-Côtiers ne pouvaient que s'assimiler, et l'on voit des LeTemplier, des Lavallée et des Fequet tout à fait anglophones. Les religions aussi s'entremêlent: catholiques, anglicans, méthodistes. Selon le curé qui dessert - par bateau l'été et en motoneige l'hiver! - Tête-à-la-Baleine et La Tabatière, deux paroisses catholiques, les pratiquants, dont le nombre a diminué comme ailleurs, ne font pas cas de ces différences...

Maintenant que la chasse au phoque est interdite et que le gouvernement a fermé la pêche à la morue dans l'Est du Canada, que feront les Nord-Côtiers? Si tous n'étaient pas pêcheurs, c'est tout de même une vaste partie de la population qui est touchée, à l'instar de toutes les communautés des Maritimes.

## Aujourd'hui

En Basse-Côte-Nord, le sentiment d'isolement, voire d'abandon, est grand. Bien des services d'accès facile aux autres Québécois n'existent pas ici. L'approvisionnement est cher - l'épicerie et tous les biens de consommation arrivent par cargo ou par avion.



Wilson Evans, président de la *Coasters Association*, fondée en 1988 pour défendre les intérêts des communautés de la Basse-Côte-Nord - anglophones pour la plupart - auprès des administrations fédérale et provinciale.

Mais certains aiment cette particularité qui autorise un mode de vie totalement différent - où conduire signifie bateau et motoneige, où les fruits frais n'arrivent qu'une fois par semaine. La cohésion sociale se trouve renforcée du fait de cette coupure du reste du monde. Et si la route amène le tourisme et les emplois qui s'ensuivent, elle amènera aussi la fin d'un certain mode de vie, d'une certaine sécurité, avec l'arrivée d'«étrangers» qui auront d'autres règles de vie. Comme l'exprime Wilson Evans, le jeune président de la *Coasters Association*, qui regroupe plus de 1 700 membres: «Il est plus important pour la région d'avoir une route qui nous relie aux autres vil-

Solange Lapierre a visité la Basse-Côte-Nord durant l'été de 1993. Elle est journaliste à *Hydra-Press*, journal interne d'Hydra-Québec.

lages, qui nous permette de voyager d'une communauté à l'autre. Certes, un lien terrestre avec le reste de la province améliorerait bien des choses, mais je ne suis pas sûr de tous ces changements... »

Grâce au travail de l'association, la présence de la Lower North Shore se fait plus visible auprès des politiciens et des administrations provinciale et fédérale. Compte tenu des politiques canadiennes, l'association peut revendiquer des fonds spéciaux pour ses communautés absolument isolées. Elle lutte pour obtenir des services médicaux de meilleure qualité, un réseau scolaire adapté, des emplois pour la jeunesse, un transport plus abordable pour aller à l'extérieur, et le respect de sa langue, puisqu'une bonne part des Nord-Côtiers est unilingue - notamment les plus âgés qui vivaient en milieu clos. Mais, reconnaît Wilson Evans: «*Notre population est en déclin depuis une dizaine d'années, comme tout le Canada rural, et les jeunes ont compris que, pour travailler au Québec, il leur faut connaître le français.* » Le décrochage, très grave dans les années 70, va diminuant. «*Les jeunes se rendent compte qu'il est aujourd'hui indispensable d'étudier. Moi-même, j'ai dû quitter ma famille à 12 ans pour aller étudier à Lennoxville. La condition pour étudier, c'était de partir, là ou ailleurs, à Gaspé, à Québec... C'était trop exigeant pour certains de vivre dans un monde absolument étranger, et les jeunes décrochaient. Aujourd'hui, tous les villages ne peuvent bien sûr offrir un programme scolaire complet - il y a trop peu d'élèves - , mais nous travaillons avec le ministère de l'Éducation à des solutions.* » Tout en défendant le droit des communautés à recevoir des services en anglais, l'association demande aussi au ministère de l'Éducation de systématiser l'apprentissage du français langue seconde puisque les employeurs l'exigent et que les jeunes veulent participer à la vie du Québec.

### Radios communautaires pour remplacer la route

Un réseau de radios communautaires a aussi vu le jour, grâce à l'association. Les stations de Harrington Harbour, de Chevery et de La Tabatière sont reliées et, avec le soutien du ministère du Patrimoine canadien, on tente d'annexer celles de Saint-Augustin et de Blanc-Sablon pour couvrir toute la région. Les jeunes qui y



Photos: Solange Laperrière

*A Harrington Harbour, îlot rocheux multicolore, pas de rues mais des trottoirs de bois sur lesquels circulent piétons et trois-roues. Pas de McDo non plus.*

travaillent prennent leur boulot très au sérieux. On y traite des nouvelles locales et régionales, mais aussi du patrimoine, parce que les Nord-Côtiers ne veulent pas perdre leur identité. La radio communautaire élargit les échanges, ce qui plaît aux jeunes et qui est tout à fait nécessaire : la pêche est finie, et on ne peut plus compter sur les usines de poisson pour embaucher les jeunes. Et il faut avoir l'œil ouvert pour trouver une autre vocation à la région et à ceux qui désirent y vivre.

Le tourisme débute, si l'on fait abstraction des pourvoiries de saumon - notamment celles des villages montagnais - connues des seuls amateurs. La plupart des visiteurs viennent par le cargo qui approvisionne les villages... en presque tout, ou par Terre-Neuve, parce que les tarifs aériens sont prohibitifs - 700\$ pour Montréal, 1 200\$ pour Ottawa! Mais le tourisme vert va sûrement gagner du terrain: observation d'icebergs en plein été, de baleines et autres mammifères marins, de colonies d'oiseaux, pêche en mer, randonnées pédestres, voile, kayak, etc. Sans compter les activités d'hiver, surtout les carnivals. Mais n'imaginez pas y voir des dinosaures : le mode de vie autarcique tend à disparaître. De toute façon, les œufs de goélands dont on se nourrissait autrefois sont devenus toxiques: trop de BPC. Et les Nord-Côtiers ont tous de la famille en ville. Les choses changent, explique Wilson Evans: «*Les jeunes sont plus modernes, plus informés - ils sont heureux de l'arrivée du câble pour MuchMusic...* ». Ils ne veulent plus manger le capelan qui sèche sur les vignes; des médecins sont postés en permanence à Blanc-Sablon, au Centre de santé de la Basse-Côte-Nord. Mais les services d'égOût et d'eau potable ne sont pas toujours suffisants. On est à une époque charnière.

Une fois le premier contact établi et, revenû de votre surprise d'entendre un accent si différent de celui des anglophones «méri-dionaux» (il s'agit d'un accent proche de celui de Terre-Neuve), vous verrez, le voyage en vaut la peine. On est très loin du Québec central, tant sur le plan du mode de vie que sur le plan climatique. Pour véritables amateurs de vent et d'air frais - absence de canicule garantie - , de différences culturelles, de solitudes, d'espaces, de paysages, de mer et, surtout, surtout, d'hospitalité. •



Veillez m'abonner à **Circuit**, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros : 25 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada: 35 \$). Chèque ou mandat à l'ordre de «*Circuit* CPTIAQ »

nom \_\_\_\_\_

adresse \_\_\_\_\_

code postal \_\_\_\_\_

signature \_\_\_\_\_

date \_\_\_\_\_

### Circuit

Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec  
1140, boul. de Maisonneuve ouest, bureau 1060, Montréal (Québec) H3A 1M8



# A Day in the Life

*Six prominent language specialists describe their daily lives at work in a French environment*

## Diary of an English Translator in Quebec

by Judith Berman

**8:15 a.m.** The fax rings and the day begins. With a jolt. Inching in unannounced is a script from a client who wants me to "check the English" before he goes into studio that afternoon. I begin to read . . .

"Without avail, Quebec possesses a distinct variety of commemorative museums pin pointing 'Le Musée de la Civilisation' and 'Le Musée du Québec.' We pride in honoring the best. Exquisite: the permanent collections are certainly without regret."

Sic? You bet! And I haven't even had my coffee yet! The writer appears to have used one of those do-it-yourself English kits for Francophones. You know the instructions: Take one English dictionary. Measure out several handfuls of words. Sprinkle liberally onto paper.

I break the bad news to my client, then scramble to find him someone to rewrite this by noon, since I'm already otherwise committed.

**9:00 a.m.** I open the *Gazette* to find an editorial about how the Greater Montreal Convention and Tourism Bureau shot itself in the foot by buying sixteen pages of advertising in *USA Today* and proceeding to fill them with execrable English. "One does not wish to be churlish," says the paper, "but if the government is going to promote something . . . why not do the thing properly? There are. . . many Quebecers whose native language is English and who would have been able to spare Quebec this little embarrassment."

Right. Except that a mother tongue does not a translator make. So I draft a letter to the editor defending our profession and decrying the strange inversion that has taken place over the last two decades in Quebec. It used to be that Francophones were insulted and outraged at the desecration of their language on cereal boxes, in advertising, etc. Now it's our turn. Holy Turntable, Batman! Don't people ever learn?

Amusing anecdotes notwithstanding, the deterioration of English in this province is becoming a serious matter. Even the venerable English CBC is falling asleep at the wheel. They've made a laudable effort to hire Francophone reporters, but the other night, I heard one of them say something about "not having the right informations." And never mind the *Gazette* and the weeklies! Their gigantic gaffes are gleefully passed along the grapevine with unfortunate regularity.

My question is, What are we going to do about it? A workshop for the converted is fine for an intimate little "chuckle and rant," but the message is not getting out.

I think we have to fight on two fronts: individually and collec-

---

Judith Berman, C. Tr., pursued a career in broadcasting, advertising and business before earning a certificate in translation from McGill in 1987. She has been active in STQICPTIAQ for several years. After a decade as a freelance translator/copywriter, Judith has become an outspoken proponent of quality English translation and proper English usage in Quebec.



Judith Berman

tively. As individual translators, we must stand firm and have our documentary ammunition ready when clients propose gallicisms and horrendous usage. See a horribly worded English ad in the paper? Clip it and send it to the president of the company, explaining what's wrong and why it's bad for business. (While you're at it, why not propose a better version? There may be a contract in it for you!) A concerted effort to call the perpetrators of bad English to task could be far more effective than all the head shaking we seem to be doing.

And how about this for a novel idea: Why doesn't CPTIAQ get in on the act too? After all, we're not just a corporation of French translators: whenever a bad translation *in any language* is brought to its attention, CPTIAQ should send out a letter informing people of our existence and promoting the use of certified translators. A copy of the directory should be included.

Our English Translators' Workshop (which meets at the CPTIAQ office on the first Tuesday of every month, by the way) is another possible source of action. Maybe we could set up something like William Safire's "Gotch Gang": they're the folks who let him know- in no uncertain terms, you may be sure- when he louses up linguistically.

Not that we should be vindictive, or holier-than-thou. Our purpose should be not to ridicule, but to enlighten. I think education is the answer, and awareness is the first step in the process.

**11:20 a.m.** Good grief! The whole morning practically gone. But if this isn't a good cause, then I don't know what is. •

---

## English Translation Is Boomin

by Cecil McPhee

**E**NGLISH translation in the federal government in Quebec? You must be joking! Everyone knows that translation is always from English to French, especially in Quebec. *Voyons donc!*

Well, fact is often stranger than fiction, and the fact is that French-to-English translation is alive and well, and living in the bowels of the federal government in Montreal.

Perhaps a few figures will convince the sceptics. To close observers of the scene, the reaffirmation of the French fact in Canada towards the end of the 1960s has certainly had an impact on the volume, specialization and complexity of material written

---

Cecil McPhee, Certified Translator (ATIO), has been working in English translation with the federal government since 1970.

in French. This impact, however, is only now becoming apparent. Nowhere is this more obvious than in the change in the demand for translation services from French to English in the federal government. In fiscal 1978-79 approximately 1.2 million words were translated into English in Montreal. By 1993-94 this had jumped to 6.4 million words, an increase of 433 percent. Whereas a significant portion of the work translated in 1978-79 was imported from Ottawa, the entire volume produced in 1993-94 came from the Quebec region, mainly Montreal. Post Office job descriptions by the crate load were the staple of the English translators' diet in 1980. Today, translators must be able to handle the full range of specialties, including such esoteric areas as computer software, dredging equipment, nineteenth century women's hats, environmental impact studies, economic development, meteorology, the

fat content of the Atlantic mackerel and the mating habits of the common loon. In some cases, texts are in the thousands of words. There is no denying that federal departments in Quebec are producing reams and reams of highly diversified and specialized material in French.

A more subtle and intangible change has also taken place. Quebec regional offices seem to be quick to initiate innovative projects and procedures, which are then of considerable interest to other regions. More and more Francophones are realizing that they have something to "sell" to their English-speaking colleagues, who in turn are interested in "buying." Talk about an ideal market situation! The desire to communicate has created a boom in English translation in the federal government in Quebec.

50, the idea isn't so strange, after all. •

## A Tale of Two Translators in the Quebec Government

by Elly Mialon (with a tip o/the hat to Charles Dickens)

IT IS THE best of times, it is the worst of times . . . Remuneration is relatively high given the thirty-five-hour work week; on the other hand, our salaries have been frozen for three years, we have been obliged to take a number of unpaid holidays, and the future looks dim.

It is the age of wisdom, it is the age of foolishness . . . There are no quotas, but pressure has been mounting to produce the most with the least. There are only two of us in the Montreal office, and not a whisper of a job opening has been heard for years.

It is the epoch of belief, it is the epoch of incredulity . . . Work is pouring in, while job security, the very cornerstone of employment in the public service, may be on its way out.

It is the season of Light, it is the season of Darkness . . .

Elly Mialon, C. Tr., has been reanslaring for over two decades. She began her career in France as a rechnical translator. Moving to Canada in 1972, she freednaced for many years and worked in public relations. She has been with the Quebec government since 1986.

Although we are blessed with enlightened management, all around us, the staff of other units is being placed on availability.

It is the season of hope, it is the winter of despair . . . Our texts mn the gamut from court judgments to slogans, from technical examinations to press releases, from reports to speeches, an array of subjects to make a translator's heart sing. But then again, some texts are tedious, poorly written, dare I say, better left untranslated, not to mention unread in French.

We have everything before us, we have nothing before us . . . Our twenty-third-Boor offices in Complexe Desjardins are worthy of a minister, light and airy with a breathtaking view of the St. Lawrence and beyond (with Boor-to-ceiling walls and a door!), but it's anyone's guess how long we'll be here.

In short, a job with more going for than against it. We have serviceable computers, a modem, a fax, a CD-ROM drive, and we're upgrading to WP6.0; we need not work evenings or weekends; most of our work is revised; and after thirty-two years of toil, the handshake, though not golden, might be considered silver, albeit plated. •



Elaine Kennedy

## Does English Terminology Have a Role to Play?

by Elaine Kennedy

### A brief look back

Some terminological work was carried out in Quebec as early as the 1930s by a few daring individuals and isolated organizations. But it wasn't until the 1970s that the field really started gaining momentum, following the wave of language reform making French and English the official languages of

the federal public sector and promoting the French language in Quebec. In the ensuing years, there was a flurry of terminological activity: the federal and provincial terminology banks were set up, terminology groups sprang up in the linguistic services departments set up in so many private companies to support the demand for French translation, numerous publications appeared on terminology theory and practice, terminology courses were offered in the universities, internships were organized in govern-

ment and private enterprise, many conferences were held to review numerous aspects of the discipline, and the international community stood up and took notice.

Terminology came into its own in these years and was recognized as a distinct discipline. The primary goal of the rush of terminological activity was to make French the language of business in Quebec. As a result, the main focus of terminology practice, at least in the private sector, has been the French language. While there is no disputing the socio-political imperative behind this, it does raise a question as to whether English terminology actually has a role.

### Practically speaking

Unlike translation, terminology does not divide neatly along language lines. Terminologists are generally assigned to a particular project according to their knowledge of a field, not their mother tongue. Thus, all terminologists, Anglophone and Francophone, tend to carry out the same type of work: term and subject-field research, term studies, telephone consultation and record preparation. But since only five to ten percent of the demand for terminology in Quebec companies is into English, Anglophone terminologists often work primarily into French.

Elaine Kennedy, C. Term. and C. Tr., currently works as a freelance translator and copywriter. Her English adaptation of Robert Dubue's terminology manual is expected to be published early in the new year.

For me, this situation created some frustration because I often didn't have the opportunity to comment on English. There were days in my life as a terminologist when I would have loved to mention that "in-person telephone interview" was a bit confusing even to the most discerning mind, that "accommodation" still takes two m's, no matter where you live, and that "ubiquity" is not yet widely used in the sense of universal network access. But my job was to research the appropriate French equivalents.

### Food for thought

So where does this leave us? On the one hand, we have incredible terminological resources here in Quebec. On the other, we're

*An interpreter stuck in the booth  
Worked in spite of a frightful sore tooth  
Though he spittered and sputtered  
Each word that he muttered  
Most faithfully rendered the truth*

by John Duff

THIS IS the sort of thing that can happen on one of those days when you arrive bright-eyed and bushy-tailed at twenty-nine minutes to nine in the morning, well ahead of time for a nine-o'clock conference, only to find out that the group has decided at the last minute to start at eight-thirty sharp, and people are scurrying around wondering where the interpreters are.

If that happens, then you may be jinxed for the day, and you had better watch out. For example, if you are at a fisheries conference, someone might say, *Notre objectif CT2BC le thon*, in reference to some obscure zoning system (fictional, fortunately!), but of course you would interpret it as "Our goal was to quiet things down a notch or two."

John Duff, C. Im. and C. Tr., holds a BA in translation from Laval University and has been practising as a freelance conference interpreter in Quebec City since 1987.

## The Official Languages Court Interpreter

by Sabine Davies

Any judge will tell you that he would much rather be sitting up on the bench than standing at the bar as a court interpreter whose job that day is to interpret the testimony of a forensic pathologist or a ballistics expert. Admittedly, it may seem a little daunting to have to render that type of testimony, but the real challenge lies in not being intimidated by the fact that everyone in the courtroom, including jury members, understands just enough English or French to be dangerous. Indeed, they'll either insist on arguing the finer points of grammar as you slip on a dangling participle, or yell out the word that you are frantically trying to push off the tip of your tongue. Of course, when you could really use a bit of audience participation, when you know for certain that "full metal jacket" has been understood by all but has not been translated, the parties simply stare at you and let you sweat. Certain lawyers, judges or hostile witnesses will even go out of their way to be obtuse or perversely pedantic just to see what you'll come up with. This little game is called "Ids stump the

Sabine Davies is a court interpreter at the Montreal Courthouse and was instrumental in setting up the court interpreters' committee of CPTIAQ.

concerned, and rightly so, about the quality of English. Why can't we view terminology in much less restrictive terms, and apply it to English in Quebec and outside of it?

In this age of information and technology, terminology is an essential part of any communication, be it written or spoken. Terminological efforts do not have to be limited to translation, although obviously they will always include it. So many other communications professionals—technical writers, copywriters, broadcasters, journalists—could benefit from terminological training and awareness. Yes, I do think English terminology has a role to play, but I think it's one we need to develop. •

## Conference Interpreting: Avoiding Disaster

After being distracted by a discreet elbow jab from one of your colleagues, you would then be off guard for the next curve ball to come your way (that is, after just barely avoiding spilling your glass of water all over the wires of the console—and after a quick switch of language): "Our UNCED position is . . .," which you would interpret as *Notre position non dite est . . .*, before realizing that "unsaid" was actually the abbreviation for the United Nations Commission for Economic Development.

By this time it would be too good to be true if the equipment were to continue working smoothly, and so you could expect some sort of a buzz—or even worse, your own voice coming back to you through your earphones! Then you would quickly get up and run out of the booth to get the technician to do something about it, especially if your colleagues had forsaken you by now and were not there to come to the rescue—but it would be a real disaster if you forgot to take off your headphones and ended up tripping over the wire.

Well, I'm glad that these things have not all happened to me on the same day. That's why I'm especially careful to get out on the right side of the bed in the morning when a conference is in the offing. •



Sabine Davies

interpreter" and it can wreak havoc with one's composure.

Not all proceedings take place before a jury. Preliminary hearings are rather less formal but the pressure to perform and to interpret faithfully and accurately is always there. Many rooms at the Montreal Courthouse are equipped with portable infra-red transmitters and receivers and simultaneous interpretation is provided for most hearings. Most lawyers tend to argue at breakneck speed and forget to

finish their sentences, secure in the knowledge that everyone knows what they are getting at—everyone, that is, except the client who has never set foot in a courtroom before. Court interpreters are forbidden to embellish, improve or alter the content of any proceedings and if a witness is particularly inept or incapable of putting two words together, the interpretation must reflect that ineptitude. The principle is a sound one, but the interpreter often ends up looking just as ridiculous. Despite a few drawbacks, court interpreting is a fascinating and challenging field and "having one's day in court" takes on a whole new meaning when you've managed to win every hand of "let's stump the interpreter.".

## Un sabbat?

**Le congé sabbatique n'est point farniente.**

UN VÉLO de montagne jaune, une tenue en conséquence, un air tout d'énergie... De quoi faire un clip vidéo, se dit-on en accueillant Judith Woodsworth pour un bref entretien sur une année sabbatique qui prend fin.

Une période de liberté que ce congé? «Oui», répond la directrice du département d'Études françaises de l'Université Concordia (un second mandat de trois ans depuis juin), dont relèvent les programmes de traduction. «Mais pour un ressourcement, un recyclage, la recherche et une production.»

Pour cette docteure ès lettres françaises venue à la traduction par le hasard d'une rencontre avec Malcolm Williams, du Secrétariat d'État à Ottawa, l'année en fut

une d'enreprises et de déplacements divers azimuts. Déjà, son premier sabbat avait été tout spécial, notamment par un stage d'un mois en traduction - et anglaise et française - à l'Ordre des comptables agréés du Québec, affaire de redécouvrir les difficultés et les enseignements du terrain.

### A grande échelle

Activités professionnelles et personnelles n'ont certes pas manqué pour Judith Woodsworth durant cette deuxième éclipse sabbatique. Le congrès de la FIT à Brighton, en août 1993, l'a vue bien active : communication sur la traduction littéraire et présentation d'un audacieux projet conçu par le Comité FIT pour l'histoire de la traduction, dont Jean Delisle est président et elle, vice-présidente. Projet «passionnant», *Les Traducteurs dans l'histoire* ou *Translators Through History* a su recueillir la collaboration de 20 pays et est déjà un imposant manuscrit qu'il faut, au cours de l'été, réviser et uniformiser. Le lancement de deux éditions - française et anglaise, de 350 pages chacune - se fera au Congrès 1996 de la FIT, à Melbourne (Australie)! La profession n'est-elle pas des mieux servie?

Un autre projet, imprévu, celui-là : un manuel sur l'histoire de la traduction, souhaité par l'Angleterre et expressément destiné aux étudiants de traduction. Date de parution? 1996, une fois de plus.

## Aux âmes biens nées...

17 mars 1992! On le sait, naissance officielle, à l'Office des professions du Québec, de la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec. La Corporation n'a donc que deux ans et demeure la cadette d'une vaste famille de 41 regroupements. Mais Cornille n'a-t-il pas lui-même constaté qu'«aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années»?

Les deux grandes ambitions, bien avouées, de la CPTIAQ : protection du



D'autres voyages professionnels : en Écosse, par exemple, chez le traducteur de Michel Tremblay, Bill Findlay, pour d'actives recherches sur la traduction littéraire en langues de faible diffusion. À Londres, pour refaire un plein de culture et divers contacts nécessaires à l'histoire de la traduction.

Il y a même eu, en cours d'année, l'exercice quotidien de la traduction littéraire. La traduction de romans, un «authentique plaisir», de préciser Judith Woodsworth, et un genre qu'elle compte pratiquer sa vie durant. Par ses soins, *Des Mondes peu habités*, de l'écrivain québécois Pierre Nepveu, est devenu *Barren Worlds* et un texte anglais qui coule de source et se cherche un éditeur (quête ardue, mais quelle école!).

Et il ne faut certes pas omettre ce stage à Banff en gestion universitaire - gestion de personnel, de budget, droit universitaire relatif aux étudiants, aux femmes, etc. - ni la réalisation du présent dossier de *Circuit*, l'anglais au Québec. Bref, un sabbat des plus performants.

### Sur le terrain

Objet de légitime envie, l'arrêt sabbatique est un privilège qu'en effet peu de praticiens connaissent. Et pourtant, quelle activité tonifiante et féconde pour l'individu et pour la profession! Si certaines entreprises offrent quelque formule analogue, c'est bien parcimonieusement encore et, calculs obligés, un peu plus généreusement... lorsqu'elles rationalisent leur personnel. •

Nada Kerpan

## La loi Toubon

VOIÀ MAINTENANT que les Québécois se mettent de la partie! Camille Laurin, Jacques-Yvan Morin, Guy Bouthillier, Jean-Marc Léger et Yves Michaud signent une lettre ouverte aux grands médias parisiens pour secouer la négligence des Français face à leur langue. Dans la presse française, en effet, la loi visant à freiner l'invasion de l'américain dans la langue française a suscité beaucoup de commentaires sarcastiques et négatifs, au point que Jacques Toubon, le ministre de la Culture et de la Francophonie (épineux dossier), a été surnommé *Mr. Allgood*. À la toute fin de juillet, au moment des grandes migrations annuelles, le Conseil constitutionnel - un organe législatif chargé de veiller à la constitutionnalité des lois - vient d'enlever quelques dents à la loi, comme on dit au Québec. Au nom de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen... Il faudra attendre la rentrée, en septembre, pour voir les réactions complètes de la presse, de l'édition, de l'université, bref des gens que la loi intéresse. *Circuit* suit l'affaire et vous promet des entrevues avec des personnalités françaises. •

public et rayonnement de la profession. Elle y met toute sa vitalité par conviction professionnelle, pour ses 1 995 membres (le Canada, lui, compterait au total quelque 4 000 traducteurs) et pour les trois professions qu'elle réunit - traduction, terminologie et interprétation.

Son tonus est bel et bien confirmé dans le *Rapport annuel 1993-1994*, un document à lire par devoir et par plaisir. Pragmatique, la CPTIAQ se construit selon les normes, avec personnalité et

belle assurance. Et sa santé financière n'en est pas moins impressionnante.

Le Bureau, formé de 16 membres et présidé de nouveau par Nathalie Pérusse, ne manquera pas de poursuivre ses avancées, soutenu qu'il est par une colonie de membres (et même de non-membres) agissant fort et avec qualité dans les secteurs, comités, régions et au secrétariat. •

## Notes et contrenotes

La Banque de terminologie du Québec sera offerte sur disque optique (air connu). Eh bien, depuis le temps que les collègues de l'Office de la langue française nous faisaient saliver, la voilà. Si, si! Quand? Dès cet automne. Ou au plus

tard en avril 1995. À cette date, le disque optique sera d'ailleurs incontournable: il représentera le seul mode d'interrogation de la BTQ.

Reste à savoir si l'autre, l'Outaouaise, continuera de tourner dans nos lecteurs...

## Échappées sur le futur

. 30 septembre 1994 - Journée mondiale de la traduction/International Translation Day. Thème retenu par la Fédération internationale des traducteurs (FIT) : Les multiples visages de la traduction/The many facets of translation.

• 30 septembre 1994, Montréal (Québec, Canada) — Congrès de la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec. Thème : Les langagiers : aussi des gens d'affaires. Congrès suivi du Dîner de la Journée nationale et internationale de la traduction. Renseignements : CPTIAQ, 1140, bou! de Maisonneuve Ouest, bureau 1060, Montréal (Québec) H3A 1M8, Canada. Téléphone: (514) 845-4411; télécopie: (514) 845-9903.

• 8-9 octobre 1994, Varsovie (Pologne) — 2<sup>e</sup> Forum international de traduction juridique organisé par TEPIS (Société polonaise des traducteurs économiques, juridiques et judiciaires). Thème: Pour une amélioration des qualifications professionnelles. Renseignements : TEPIS, B.P. 33, 00-967 Varsovie, Pologne.

• 12-16 octobre 1994, Austin (Texas, É.-U.) — Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Thème : Vistas. Conference Chair: Peter Krawutschke, telephone: (616) 387-3212. Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.

• 11-21 octobre 1994, Buenos Aires (Argentine) — IV<sup>e</sup> Symposium ibéroaméricain de terminologie organisé par RITERM (Red Iberoamericana de Terminología) et l'Union latine. Renseignements: Secretaría de Ciencia y Tecnología de la Nación, Subsecretaría de Informática y Desarrollo, Avda. Córdoba 831 - 3er. piso - (1054) Buenos Aires, Argentina. Téléphone et télécopie : (541) 313-8389; cour-

rier électronique: riterm@seeyt.gov.ar. Ou Unión latina, Oficina de Buenos Aires, Luis María Campos 1700 - 8° A - (1428) Buenos Aires, Argentina. Téléphone et télécopie: (541) 783-3212.

• 19-22 avril 1995, Maastricht (Pays-Bas) — Maastricht Session of the 2<sup>nd</sup> International Maastricht-Lodz Duo Colloquium. Theme: Translation and Meaning. Information: Dr. Marcel Thelen, Rijkshogeschool Maastricht, Faculty of Translation and Interpreting, P.O.B. 964, 6200 AL Maastricht, The Netherlands. Telephone: 314346664°3143466471 (direct line); fax: 3143466649.

• Mai 1995, Acapulco (Mexique) — 4<sup>e</sup> Congrès du Centre régional nord-américain de la Fédération internationale des traducteurs. Thème : Une nouvelle Babel? Renseignements : Conseil des traducteurs et interprètes du Canada (CTIC), 1, rue Nicholas, bureau 1402, Ottawa (Ontario), K1N 7B7, Canada - Téléphone: (613) 562-379; télécopie: (613) 241-4098. Ou Monique Legros, présidente du Congrès, Colegio de México, Camino al Ajusco No. 20, México, D.F., México — Téléphone: (525) 645 59 55, poste 3076 ou 3137; télécopie: (525) 645 04 64.

• 1<sup>er</sup>-3 juin 1995, Toronto (Ontario, Canada) — International Conference for Community Interpreters jointly organized by the University of Ottawa, the Alberta Vocational College of Edmonton, the Vancouver Community College, the London Cultural Interpreter Service and the Ministry of Citizenship of Ontario. Information : Dr. Brian Harris, Director of the School of Translation and Interpretation, University of Ottawa, P.O. Box 450, Station A, Ottawa, Ontario K1N 6N5, Canada. Telephone: (613) 564-2346; fax: (613) 564-2959.

• 15-17 juin 1995, Strasbourg (France) — Table ronde organisée par le Comité FIT pour les traducteurs et interprètes

pour les médias. Thème: Communication audiovisuelle et transferts linguistiques. Renseignements: Yves Gambier, Université de Turku/Turun Yliopisto, Kääntäjänkoulutuslaitos/Institut de traduction et d'interprétation, Tykistiekatu 4, 20520 Turku - Suomi, Finlande.

• 8-12 novembre 1995, Nashville (Tennessee, É.-U.) — Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.

• 9-16 février 1996, Melbourne (Australie) — XIV<sup>e</sup> Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Congrès statutaire du 9 au 11 février; congrès général du 12 au 16. Thème: La traduction: horizons nouveaux / Translation: New Horizons. Ateliers : traduction littéraire; traduction scientifique et technique; interprétation; langues de faible diffusion; statut du traducteur; théorie, méthodologie et histoire de la traduction; formation. Appel aux: communications. Renseignements : Adolfo Gentile, président du Congrès, 28 Wungan Street, Macleod 3<sup>rd</sup>85, Australia. Téléphone : (613) 434 1523 (domicile), (613) 244 5106 (bureau); télécopie: (613) 244 5454.

• 4-9 août 1996, Jyväskylä (Finlande) — 11th World Congress of the International Association of Applied Linguistics (AILA). Information: Prof. Kari Sajaavaara, Department of English, University of Jyväskylä, SF-40100, Jyväskylä, Finland.

• 30 octobre - 3 novembre 1996, Colorado Springs (Colorado, É.-U.) - Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Téléphone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.

O  
La traduction partielle ou totale du Livre des livres, la Bible, a jusqu'ici été faite en... 2 062 langues. Ce nombre ne représente que le tiers des langues de la planète. Bien qu'en moyenne la Bible soit traduite dans une nouvelle langue chaque année, le processus s'accélère : 44 langues d'arrivée se sont ajoutées en 1993 seulement. [Tiré de *La Presse*, 1994.2.4]

O  
Je remonte de la cave un Sainte-Perpétue 1994. Je l'ouvre et son arôme, agréable et parfumé, un soupçon boisé, ravit les invités. À la dégustation, on le cote très bien équilibré; sa fraîche odeur de réduit est appréciée.



Les mots pour le dire, voilà ce qui manquait pour parler amoureuxment du sirop d'érable. Paru dans l'étude *Caractéristiques chimiques et nutritives du sirop d'érable. Les arômes du sirop d'érable*, le vocabulaire mettra dans la bouche des acériculteurs la terminologie nécessaire à la commercialisation de leurs produits. [Tiré de *La Presse*, 1994.5.7]

O  
Un coup de Jarnac est un coup perfide, déloyal, selon les dictionnaires et encyclopédies. Mais le plus en vue des enfants de Jarnac (Charente), le président français Mitterrand, joue les lexicographes. Réfutant la définition courante, il insiste : «un coup de Jarnac, c'est un coup inattendu, mais régulier». Or, nos recherches lui donnent

raison, du moins en partie. En effet, lorsqu'en 1547 le comte de Jarnac affronta La Châtaigneraie en duel, il le fit passer de vie à trépas par un coup au jarret inattendu, mais loyal. Le coup porté par le comte était donc régulier. C'est au fil des siècles que les connotations de perfidie et de déloyauté ont empreint l'expression. [Tiré du *Nouvel Observateur*, 1994.6.1]

O  
Le vent de la rectitude politique n'épargne pas les loisirs. Au pays de l'oncle Sam, son souffre a balayé du dictionnaire officiel du Scrabble plusieurs dizaines de mots jugés inconvenants. Les Britanniques ne sont pas aussi puritains; ils pourront continuer de caser ces mots de rêve: courts (quatre lettres!) et... payants. [Tiré de *La Presse*, 1994.5.13] •

Jean Quirion

## Court-Circuit

À l'occasion de la Journée nationale et internationale de la traduction, Circuit vous propose le témoignage d'une femme qui a choisi de faire carrière en traduction et en a expliqué les raisons à sa fille... dans une rédaction d'examen!

par Judith Saint-Pierre

Bonjour «soleil de ma vie»,

Sans que je sache pourquoi, une irrésistible envie de t'écrire m'a assaillie aujourd'hui. Besoin de faire le point, je suppose...

Je me demande comment tu perçois le choix de carrière que j'ai fait il y a deux ans... Je sais bien que la traduction, cet art depuis toujours controversé et si longtemps dénigré, n'est pas un jardin de roses. Pourtant, si on s'en donne la peine, on découvre que la traduction n'est pas qu'un bouquet d'efforts et de pièges. Évidemment, il en faut des efforts pour maîtriser parfaitement le génie d'au moins deux langues, et les innombrables anglicismes, solécismes, barbarismes, et autres pièges font frémir plus d'un traducteur aguerri. Pourtant, la traduction apporte beaucoup à celui qui choisit de la pratiquer. Elle lance un défi particulier, un défi qui se multiplie par le nombre de mots à traduire, divisé par le temps qu'on y passe. À cela, on ajoute les sources et documents consultés après en avoir soustrait quelques passifs. Car malgré l'aphorisme, traduire n'est pas trahir. Non, traduire, c'est jeter les ponts entre deux langues; deux langues qui se meurent de communiquer

mais qui se heurtent à l'imperfection des dictionnaires. Peux-tu imaginer ce que serait le monde sans les traducteurs? Sans eux, il te faudrait apprendre l'espagnol pour lire le *Don Quichotte*, le russe pour *Guerre et Paix*, l'anglais pour *Roméo et Juliette*, et je devrais parler danois pour te raconter les *Contes* d'Andersen. Vois-tu l'importance, que dis-je, la nécessité de la traduction? Sans les liens tissés entre tous ces parlars, il y aurait si peu d'échanges culturels, si peu d'enrichissement mutuel.

Tu sais, mon soleil, mon choix de carrière s'est fait sur le tard. Après bien des tergiversations, après avoir songé à l'enseignement, à la psychologie et même aux techniques de bureau, j'ai finalement jeté mon dévolu sur la traduction. Et je ne regrette rien. L'ère de la mondialisation, fortement teintée de nationalisme, dans laquelle nous sommes entrés rend nécessaire la formation de bons traducteurs. Comment pouvons-nous espérer communiquer efficacement avec d'autres communautés sans l'aide des spécialistes de la langue?

À la fin de mes études, nous ne devrions pas avoir à quitter le Canada pour que je puisse apporter ma contribution aux échanges commerciaux ou culturels de notre pays. Toutefois, nous ne pourrions

peut-être pas rester au Québec; la concentration de traducteurs francophones y est si élevée. Alors, toi qui aimes tant les voyages, toi qui peux difficilement rester en place, tu seras ravie d'apprendre que nous irons possiblement vers l'ouest. Dans quelle province? Je ne sais pas encore... Celle qui voudra bien nous adopter. Chacune des provinces présente un charme qui lui est propre. À nous d'en faire la découverte. Après quelques années, nous pourrions examiner ensemble de quelle façon mettre à profit l'expérience qu'il m'aura été donné d'acquérir. Qu'en penses-tu?

Je sais bien que tu es encore bien petite pour comprendre tout cela : à cinq ans, j'avais comme toi toute l'innocence de l'enfance. Contrairement à toi, je ne savais pas que je commettais un anglicisme en répondant «bienvenue» à un merci. Je ne savais pas non plus qu'un Père Noël qui ne parle qu'anglais ne peut pas être le vrai Père Noël. Je ne savais même pas que je parlais français... Je parlais. Aujourd'hui, je veux traduire pour que les autres puissent être lus. Je veux participer à la diffusion de l'information.

Et maintenant, aimerais-tu que je te lise un conte d'Andersen?

Je t'aime,  
Maman

## Un cappuccino... peut-être?

**La traduction, c'est traître!**

par Richard Kromp

C'EST CONNU, la traduction est une profession dangereuse. Vous êtes sceptique? Le 11 juillet 1991, on assassinait près de Tokyo le traducteur japonais Hitoshi Igarashi, pour un travail de traduction qu'il avait fait. Une semaine plus tôt, on battait sauvagement et poignardait Ettore Capriolo, traducteur italien de Milan. D'accord, l'un et l'autre s'étaient fait connaître pour leur traduction des *Versets sataniques* de Salman Rushdie. Ce n'est quand même pas une raison pour chercher à les livrer si vite à Satan.

J'ai donc quitté la traduction et la terminologie, métiers trop dangereux et traîtres à mon goût. Mais que fais-je? C'est ce qu'on me demande sans arrêt. Bien voilà, je suis conseiller *senior*<sup>1</sup> pour Option 3 Communications, agence de communication. Je veille à définir, à changer ou à parfaire l'image «corporate» de nos clients. C'est un métier «sage» comme une image, pourrait-on dire.

### Des besoins si simples

Mes besoins en matière linguistique ont pris un tournant décisif. Fini le temps où, pour m'exprimer, il fallait trouver le nom du bidule que contrôle le piton sur l'imprimante. FINI, F-I-FI-N-I-NI. Maintenant, mes besoins sont plus simples. Il me faut *subito presto*<sup>2</sup> des sources non plus terminologiques, mais lexicographiques ou grammaticales. La rédaction de communiqués de presse ou de plans et d'axes de communication fait peu appel au vocabulaire technique. Simple, n'est-ce pas?

### À la recherche du mot perdu

Que de frustrations pourtant! Dans un communiqué commandé à 16 h 15 et

Richard Kromp met son grain de «café» par l'Université de Montréal, à Concordia et à McGill, où il étudie puis enseigne les langues et la linguistique; à IBM, à titre de terminologue, traducteur, directeur-franciseur, puis communicateur; à l'ISO (TC97/SC.); à la Commission de terminologie de l'OLF; à la présidence de la STQ; et actuellement à Option 3 Communications.

qui doit être sur le fil de presse à 17 h, je dois absolument mentionner Cappuccino. Vite, vite, vite, ça prend un ou deux p, trois c, deux o peut-être? Tiens, ce n'est pas dans le *Robert*! En tournant comme une toupie, le toupet en l'air d'excitation, je consulte mes sources usuelles, préférées, mes compagnons d'armes, comme on les appelait jadis. Ma formation me sert toujours, voyez-vous. Un coup d'oeil au Larousse, à l'ouvrage de madame de Villers. Bien sûr, j'ai vite fait le tour de nos quelques ouvrages de référence. Et tous muets comme des carpes sur la question.

Pourtant, c'est pas nouveau ce café-là. Ce que je m'ennuie du *Trésor de la langue française*, que j'appelais affectueusement «mon trésor»!

Pour me changer les idées, je choisis de régler le cas de l'espresso, ou faut-il dire express, ex-Pressé, espress? La vie est si dure à Montréal! C'était plus simple à Paris, je l'ai appris à mes dépens, où en commandant au bistro un simple «café», on nous sert systématiquement une tasse lilliputienne de ce concentré de café à palpitations garanties. Une fois le problème du café express réglé, mon attention revient, à contre-cœur, sur son compatriote.

### En attendant Godot!

Comme je n'ai pas le temps, ni les ressources bibliographiques d'ailleurs, de me farcir une étude lexicographique en règle, je choisis une solution qui me fait blêmir de honte, ou rougir de dépit, comme vous voulez. Chose certaine, je change de couleur, comme Michael Jackson, mais pour moins longtemps. Je consulte le *Tor-mont Webster's Illustrated Encyclopedie Dictionary*, où je trouve à sa place, entre cappistol et Capra, Frank, CAPPUCCINO! Que c'est gênant.

Je demeure obsédé et frustré par la chose. Le lendemain, comme tous les jours, je me fais sitôt sorti du lit un (h)! Normalement, une fois mon café préparé, j'attaque mon journal. Comme j'en suis à ma deuxième machine à (H)' je change ce matin-là mon rituel, pourtant sacré, et je consulte mes modes d'emploi Philips.

Quelles surprises à l'étape 5:

Come fare la schiuma al latte (Cappuccino) en italien, cela va de soi;

Cappuccino (turning milk into a froth) en anglais, j'avais trouvé!;

Fazer espuma de leite (Cappuccino) en portugais;

Cappuccino (melkschuim maken) en néerlandais;

Cappuccino (Aufschaumen von Milch) en allemand;

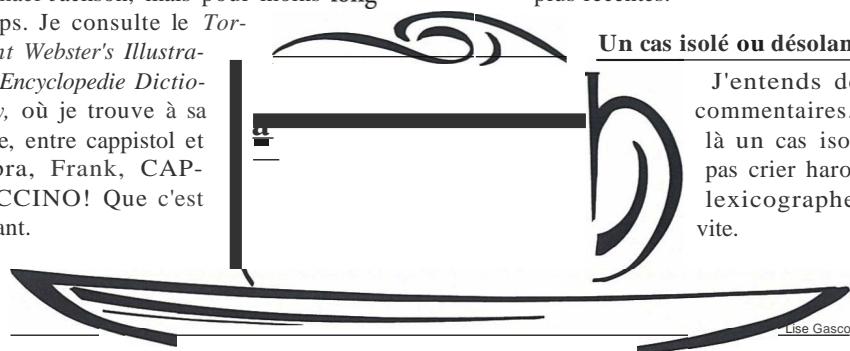
et en français : Cappuccino (faire mousser du lait).

Qui plus est, dans le mode d'emploi de ma toute nouvelle machine, super-design et d'un noir jais, j'ai trouvé «Cappuccino Extra» en suédois, en grec, en danois, en norvégien. Impossible de lire le Chinois, mais je jurerais être en mesure d'identifier de la mousse sur un des signes.

Rassurez-vous, cappuccino est attesté en français. C'est seulement qu'il a mis du temps à faire le saut du *Grand* au *Petit Robert*, du *Multi-dictionnaire* 88 au 92, ou du *Trésor* au *Petit Larousse illustré*... et que je n'avais pas sous la main les éditions les plus récentes.

### Un cas isolé ou désolant?

J'entends déjà les commentaires. C'est là un cas isolé. Ne pas crier haro sur le lexicographe trop vite.



Lise Gascon

Ce n'est malheureusement pas le premier retard qu'accuse le monde lexicographique français. Une copine en Europe tombe malade. Le diagnostic : le Guillain Barré. Aussitôt que j'apprends la nouvelle, je lui écris un mot d'encouragement. Ton vilain Guillain Barré, tu sauras le contrebarrier, que je veux lui dire. Ou quelque chose du genre. Comme c'est une linguiste, je double-vérifie l'orthographe. Dans le *Robert*, dans le *Larousse médical*,

j'ai trouvé bien d'autres maladies. Mais du Guillain Barré, nulle trace.

Et devinez où je l'ai trouvé? Dans le *Webster*. Et dire que ce sont des chercheurs français qui ont diagnostiqué la chose il y a quelque 80 années, en 1916 pour être précis. Encore là, j'aurais pu vérifier dans un ouvrage français. Dans le *Glossaire de psychiatrie* de Pierre Marchais (1982) ou dans le *Dictionnaire de médecine* de Jean Hamburger (1970). Incroyable mais vrai, je

n'avais ni l'un ni l'autre sous la main.

Parfois, quand je me sens d'humeur massacrante ou méchante, je rêve d'envoyer paître nos lexicographes français... du côté du *Webster*, tiens! Bien sûr que je les aime, mais 99 % du temps seulement. Presque autant que mon nouveau métier quoi! •

1. Mot d'origine espagnole, comme chacun sait!
2. Le rythme est celui de la traduction : tout doit être prêt pour la veille!

## Curiosités

Chronique dirigée par Solange Lapierre

# Why Scots?

**Michel Tremblay is well known for having put Quebec French on the stage. His plays have been translated into "Canadian English." Translator Martin Bowman explains how he and collaborator Bill Findlay came to choose Scots as an equivalent of the Quebec vernacular.**

by Martin Bowman

**T**A CANADIAN audience, a production of Michel Tremblay in Scots seems somehow exotic—not Québécois, but essentially Scottish. The same audience would probably attend an English-language version of *Uncle Vanya* and have no difficulty thinking: "Here's something Russian."

Why Scots, then, and is it a suitable language for world theatre?

For a Lowland Scot undertaking the translation of Tremblay, these questions do not arise. For such a writer, there is only one possible language.

Scots is not a debased form of English, but occupies its place in the Scots psyche as a language in its own right. If the urban Scots dialects are atrophied, as some claim, they are degraded forms of Scots (with English intrusion) in the same way as the so-called *joual* might be seen as an impoverished demotic of French (with English intrusion). Glaswegian Scots, the language of most of the productions of



Martin Bowman (left) with literary agent Pauline Asper and co-translator Bill Findlay setting out across the Ottawa River on a "pilgrimage" to Lac Simon, the *sming alla Maison suspendue* / *The House Among the Stars*.

the Scots Tremblays, is not a dialect of English; it is a dialect of Scots.

Alas, history has not provided a standard in relation to which the family of Scots dialects exists. Thus Scots, without a standard grammar and orthography to validate its status as a language, has been reduced in the eyes of the anglocentric community to a curious appendage of English, its sister language. Through a series of historical events, English achieved primacy over Scots and became the official written language of the Church and Crown, while Scots remained essentially a spoken, hence non-standardized, language. The Protestant Reformation, for example, was a contributing factor: in

the absence of a Scots translation of the Bible, an English one was introduced into Scotland (1560), giving spiritual prestige to the English language.

When Bill Findlay and I decided to translate Tremblay, we chose *Les Belles-Sœurs* because it was a manifesto declaring the legitimacy of vernacular language in theatre (it is a lot of other things, too). Of course, Tremblay comes across in Scots for cultural as well as linguistic reasons. A political agenda, however, is a luxury that theatre only affords when the play lives in its language. A translated play must have a living voice.

I do not wish to overdraw the parallels between Quebec and Scotland, but the coincidences in the experience of the two nations suggest a common sensibility. John Linklater, the drama critic for the *Glasgow Herald*, has written of "an astonishing affinity of class, religion, voice, and emotional repression," and Michael Boyd, the director of the Tron Theatre, Glasgow, has said of the Scotland-Quebec venture, "We have . . . exchanged true portraits of ourselves" (*The Globe and Mail*, October 31, 1992).

Michel Tremblay has taken the language of his fold-whom he has described as "a people who had hushed themselves for years" (*Montreal Mirror*, March 20-April 9, 1987)—and fashioned from it a complex and sophisticated *œuvre* in which he transforms the presumed banality of his language into the medium of a genuine *tragédie humaine*. He has afforded Scots the same opportunity. These "horse" languages, as bourgeois propriety would have them, disdained for their poverty and impotence, these shameful languages become the rich and powerful voices of his heart-breaking stories of ourselves. •

Martin Bowman teaches at Champlain College. Of Scottish origin but born and reared in Quebec, Bowman met Bill Findlay while studying in Scotland. In the late 1970s he and Findlay embarked on a translation of Michel Tremblay's *Les Belles-Sœurs* (*The Guid Sisters*) and have now translated a total of five Tremblay plays into Scots.

## Boris Vian et la traduction : repousser les frontières du réel

**Homme aux multiples talents, Boris Vian a ouvert aux Français l'univers apparemment sans frontières de la science-fiction.**

**O**N NE PRÉSENTE pas Boris Vian : ingénieur, romancier, dramaturge, nouvelliste, poète, librettiste, critique, trompettiste de jazz, parolier et interprète de ses chansons, critique de disques, directeur artistique, scénariste et... traducteur! Personnage époustouflant qui, en quinze ans (il meurt en 1959 à 39 ans), laisse une marque indélébile sur la culture française de l'après-guerre.

Vian n'a certes pas autant traduit que Marcel Duhamel ou Marie Canavaggia. Un décompte donne cependant vingt-quatre traductions de textes de diverses longueurs (de la courte nouvelle aux 1000 pages de *L'Histoire d'un soldat* d'Omar N. Bradley). Pourquoi s'intéresser à Vian-traducteur? Voilà quelqu'un qui est doté d'une acuité intellectuelle exceptionnelle: dès qu'il touche à un art ou à un mode d'expression, il y réussit avec une aisance déconcertante. Et cela vaut pour la traduction.

« Français, Attention! Voici la science fiction »

Ce titre coiffe quatre traductions publiées dans *France-Dimanche* en 1952. Mais la première de Vian en SF est *Le Labyrinthe*, de Frank M. Robinson, publiée en 1951 dans *Les Temps modernes*, de Sartre, accompagnée d'un article de Vian et de S. Spriel (pseudonyme de Michel Pilotin) : « Un nouveau genre littéraire : la Science fiction ». En mars 1951 était paru un article de Queneau, au titre jumeau, « Un nouveau genre littéraire: les science-fictions ». En fait, Vian, Pilotin et Queneau forment un trio de choc pour la traduction de cette littérature venue d'Amérique: Pilotin est un amateur qui possède une immense bibliothèque de SF américaine; Queneau est un intellectuel très respecté, particulièrement dans l'édition (c'est un collaborateur de Gallimard); Vian, ami de Queneau, est

l'ardent défenseur de la culture des Noirs et des genres populaires américains.

En 1953, Vian publie en traduction la nouvelle de Lewis Padgett *Mimsy were the borogoves* (citation de *Through the Looking-glass* de Lewis Carroll) dans *Le Mercure de France*, ainsi que celle de *The World of Null-A*. En 1957, ce sera la traduction de *The Pawns of Null-A*, chez Gallimard.

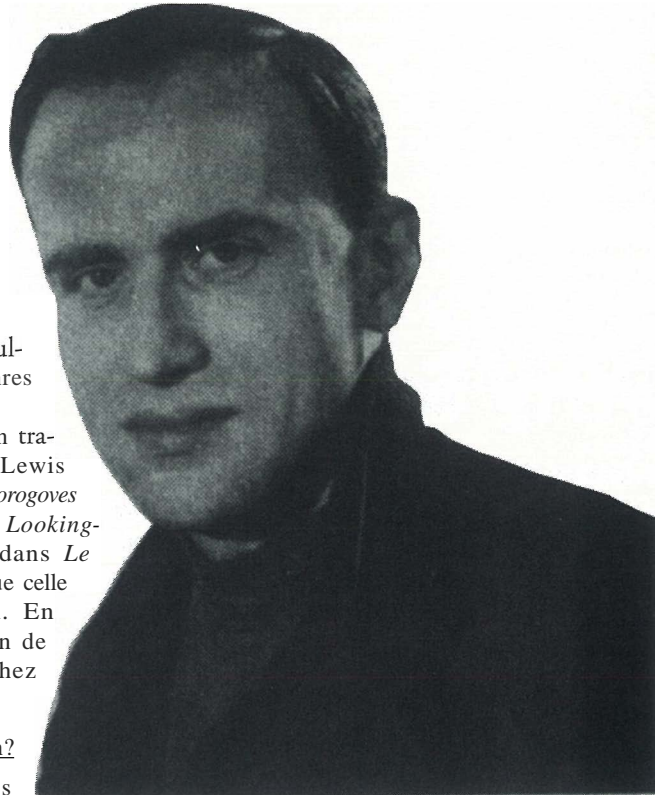
### Pourquoi la science-fiction?

Vian choisit ces textes parce que ce sont des récits d'aventures et des critiques sociales. Ces traductions sont justifiées non par des nécessités économiques mais par des stratégies d'importation du genre dans la société française. Dans ses articles sur la SF, Vian explique pourquoi il cherche à

imposer ce genre en France. Trois raisons ressortent.

Premièrement, la SF opère la synthèse de deux cultures, la scientifique et la littéraire. Pour Vian, le lecteur idéal de SF, c'est Queneau, qui ne met pas de barrière entre la littérature et les connaissances scientifiques. La SF américaine met sous les yeux du contemporain une image non spécialisée de lui-même que Vian n'hésite pas à rapprocher de celle de la Renaissance. Vian, dans « Un robot-poète ne nous fait pas peur », écrit: « (On veut) faire de nous des travailleurs spécialisés [H]' Refusons [H]' Sachons tout. [H]' L'avenir est à Pic de la Mirandole. »

Deuxièmement, la SF conteste les visions du monde traditionnelles. Vian choisit de traduire *The World of Null-A* de Van Vogt parce que le roman repose sur une philosophie non aristotélicienne, la sémantique générale de Korzybski. Cette philosophie est féconde pour l'écrivain de SF, et les deux romans de Van Vogt traduits par Vian évoquent en effet une société d'êtres humains qui parviennent à vivre selon une logique non aristotélicienne. *Tout smouales étaient les borogoves*, de Lewis Padgett reprend aussi la sémantique



tique génétale, mais cette fois pour définir la normalité selon des critères non conventionnels.

Troisièmement, la SF provoque une jubilation particulière chez le lecteur. La SF fait travailler l'intelligence du lecteur tout en gardant intact le plaisir de la lecture : «La science-fiction, écrit Vian, double l'excitation affective d'une sorte d'ivresse de la raison de goût très spécial.»

#### L'implantation durable de la science-fiction en France

L'intelligence et le talent du traducteur Vian font que la SF s'implante durablement dans la société française. Mais il faut se garder de tout angélisme : la SF américaine qu'aiment Vian, Queneau, Pilotin (et leurs amis Bachelard, Audiberti, Kast...) et que Vian fait découvrir aux Français est bientôt noyée dans des productions moins dignes d'admiration. L'implantation réussit grâce au talent exceptionnel de Vian, mais les éditeurs seront par la suite moins perspicaces, faisant traduire le meilleur et le pire.

Le meilleur et le pire? La littérature américaine est parcourue par des courants

contradictaires, les uns plus conservateurs, les autres plus libéraux, et la SF ne fait pas exception : il y a une SF conservatrice, militariste et utilitariste, et une SF libérale, qui s'efforce d'imaginer des sociétés autres. La SF traduite en France a émergé aux États-Unis dans les années 20 à la faveur d'une mutation sociale d'origine scientifico-technique : l'objet de la recherche scientifique n'est plus exclusivement la connaissance désintéressée des lois de la nature. Les commanditaires de la recherche (gouvernement, armée, entreprises privées, universités) font pression sur le scientifique pour qu'il travaille à une application industrielle. Ainsi s'ouvre une ère nouvelle pour la recherche, l'ère de la *Research & Development* (la recherche appliquée), pierre angulaire du progrès social à l'américaine - le *peoples capitalism* (le capitalisme pour tous).

En introduisant la SF en France, Vian se fait l'importateur de la vision américaine du monde, même s'il n'est pas dupe du pragmatisme et de l'hyperspécialisation qu'elle suppose. À partir de 1951, la traduction de la SF américaine allait s'emballer, véhiculant le pire: cette pro-

pension américaine à confondre l'avenir du monde avec sa propre destinée et cette prétention à incarner l'universel (conformément aux mythes fondateurs de la nation américaine). Dans la SF, on retrouve le même «esprit de la frontière» que chez les Pères fondateurs, mais cette fois, ce n'est pas l'inconnu situé au-delà des montagnes de l'Ouest, c'est l'inconnu cosmique. Il reste que c'est le même objectif qui est visé : imposer (au besoin par la force) la vision du monde américaine comme la seule légitime.

Le meilleur? Un attrait pour l'Autre et le Différent, la diversité des formes de vie non anthropocentriques, la mise en scène de rapports sociaux égalitaires, comme chez Ursula K. Le Guin, Philip K. Dick, Samuel Delany ou Octavia Butler. Tel est le véritable héritage de Vian, traducteur-introducteur de la SF en France, et cet héritage est aujourd'hui plus que jamais d'actualité. •

Jean-Marc Gouanvic

Titulaire d'un doctorat en littérature française de l'Université McGill, Jean-Marc Gouanvic est professeur au département d'Études françaises de l'Université Concordia.



**DPLU**

IBM Canada Ltée est heureuse de vous présenter le Dictionnaire d'informatique, version bilingue du IBM Dictionary of Computing publié par IBM Corporation.

#### Toute l'informatique démystifiée et francisée!

Traducteurs, terminologues, informaticiens, utilisateurs de matériel et de logiciels et lecteurs avertis trouveront dans ses quelque 675 pages des renseignements précieux qui les aideront à mieux cerner les concepts et à trouver le terme juste en français.

#### Une nomenclature imposante

Environ 17 000 entrées traitant de la grande et petite informatique, de la bureautique, des télécommunications et des technologies propres aux produits logiciels et matériels IBM.

#### Un traitement riche

Des définitions anglaises d'une grande précision, un découpage polysémique favorisant un choix optimal de l'équivalent français et un système de renvoi efficace et facile à utiliser.

#### peux ouvrages en un!

Sous une même couverture, un dictionnaire anglais avec définitions anglaises combiné à un lexique anglais-français: un concept original!

*Vient de paraître*

## Dictionnaire d'informatique

**IBM** MD

**wide area network (WAN).** (1) A network that provides communication services to a geographic area larger than that served by a local area network or a metropolitan area network, and that may use or provide public communication facilities. (T) (2) A data communications network designed to serve an area of hundreds or thousands of miles; for example, public and private packet-switching networks, and national telephone networks. Contrast with local area network (LAN).

*grand réseau (WAN)  
réseau longue distance*

Pour commander le Dictionnaire d'informatique IBM,

faites parvenir un chèque au montant de 80,20 \$ (74,95 + TPS 5,24) à l'ordre de DPLU inc.

Nom: .

Adresse: .

Ville: .

Province: .

Code postal: ..

DPLU Diffusion et Promotion du Livre Universitaire  
5165, rue Sherbrooke ouest, bureau 112  
Montréal (Québec) H4A 1T6  
Téléphone: (514) 484-3940. Télécopieur: (514) 484-9325



**DPLU**

---

# Silhouette

---

Chronique dirigée par Michel Buttiens

---

## Daniel Slote: A Poet for All Seasons

*Denis G. Gauvin reflects on the inimitable style of Montreal English poet and long-time professor of translation, Daniel Slote. Denis Gauvin has translated some of Daniel Slote's most recent poems and plays into French, and Slote himself has translated several poets from French into English: Rimbaud, André Roy, etc.*

by Denis G. Gauvin

DANIEL SLOTE was first attracted to Rimbaud and the French Symbolists in a course on nineteenth century literature he took at the University of Western Ontario.

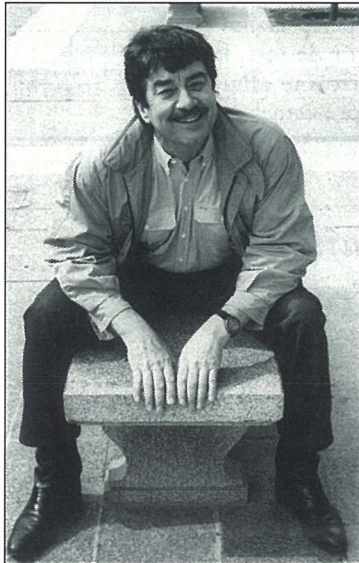
He then won a French government scholarship to study at the Sorbonne, where he wrote a doctoral thesis that demonstrated Arthur Rimbaud's *Obsessions* were the building blocks of his poems. Shortly afterwards, he set out to translate Rimbaud's *Illuminations*. His extremely sensitive translations were hailed as "veritable music" by the late Eloi de Grandmont.

Daniel Slote returned to Canada, where he pursued, at the Université de Montréal, the teaching career he had embarked on while in France. Along with his colleague and good friend, Blake Hanna, he structured the translation-into-English section of the Master's program in translation and helped to contribute to its international renown. Indeed, for years, students from the United States, Europe and Africa have signed up for the program.

Anglo writes in Quebec

Around the same time, having settled in Montreal, he published his translation of Rimbaud's *Illuminations*, in which he took a conservative approach and pro-

duced a version that is "careful without being pedantic" (*Whig-Standard Magazine*) and "both scholarly and brilliantly done" (*New Hope International Review*), and a book of his own poems, entitled *Words in Miniature and Other*



*Words* (Montreal: Éditions Maisonneuve, 1972). The profoundly personal, even intimate, poems dealing with the themes of love, life and death were born of emotions he experienced in his travels, and taken as a whole, vividly convey an impressive array of human emotions. Their poetic expression, symbolism and imagery are most complex.

Publishes two volumes

Despite their unusual quality, these poems did not receive the critical acclaim they deserved, mainly because the book was not widely enough distributed in English-speaking Canada, and perhaps because reviewers failed to respond to the quality of the poems. Ten years later, Slote had two volumes published by Guernica Editions in a period of twelve months: *A Taste of Earth, a Taste of Flame* and *Dead Shadows*. The wait was well worth it. The two books contain five separate and unique poetic sequences: "Lines from a Face" and "Lines from Earth" in the first volume, and "Dead Shadows," "Words from a Castle" and "Lines from the Athanor" in the second. The first sequence is a mirror of human relationships, whether long as a lifetime or ephemeral as a passing glimpse. This very dense and finely crafted sequence

demands several readings until certain images become rooted in one's consciousness. The second sequence, "Lines from Earth," is cosmological in nature. Through a disciplined repetition of certain key images—earth, water, moon, minor—it conveys man's relationship to the material world: a sense of unity that is very nearly mystical.

Indeed, Slote's poetic form allows him a holistic vision that few poets possess. Whereas Rimbaud's influences can be clearly felt in *Words in Miniature and Other Words*, Celtic influences, especially that of Yeats, are present in *A Taste of Earth, a Taste of Flame* and perhaps even more so in *Dead Shadows*. The Celtic poets were characterized by their myth-making ability, their creation of a personal and sometimes recondite symbolism, and their mystical approach to writing. Slote was deeply influenced by them and, as a result, has created his own myths: the lover as a ship, a house or a dream creature; the castle as a shattered dream, a shattered relationship, a shattered life; and perhaps the strongest one of all, the moon as the essence of deceit:

And I discovered what I knew: all your disguises:  
the ship, the sea-house, ghosts and flesh, the lips of shadow.  
They were all you, moon.

The later French Symbolists, and especially Mallarmé, had banished the moon as the ultimate romantic symbol from all poetry because it had been so overused. But in Slote's poetic productions, the moon reappears, not as a romantic symbol—far from it—but in a completely different role, creating a rich, surreal effect. This surreal linking of romantic archetypes is what characterizes *Dead Shadows*.

In "Lines from the Athanor," Slote turns very much to the alchemist's furnace, the furnace of becoming; the poems melt together in a dreamlike atmosphere. Despite the oneiric texture of the collection, Slote's poetic world is by no means a world of dream. The interior landscapes evoked leave a pleasant aftertaste, but a haunting one.

---

Denis G. Gauvin, C. TL, est professeur adjoint au Département de linguistique et traduction de l'Université de Montréal, où il enseigne la version littéraire, la version générale et l'adaptation publicitaire. En outre, il dirige le cabinet de traduction Syntagme Inc.

A few years later, he undertook the translation of certain texts by Éloi de Grandmont, including *Le Voyage d'Arlequin*. There followed, in fairly rapid succession, translations of texts by Jean-Paul Daoust, André Roy and Marie Uguay. He won the Félix-Antoine Savard Columbia University Translation Prize for the latter in 1993. At the same time, he continued his multiple career as teacher, translator and poet.

In 1991, he gave concrete expression to his great admiration for Marguerite Yourcenar in his translation of "Les Carnets" of *L'Œuvre au noir*. Very recently, he translated the tourist guide to her home, *Petite Plaisance*, on Mount Desert Island, off the coast of Maine; the book was due out in August 1994.

The same year, two of his poems were published in Chinese in *Poetry Press* (Chongqing China), and three more appeared in *A Great Exhibition of Chinese and Foreign Prose Poems*.

Next spring (1995), his translation of *Interviews to Literature*, by Jean Royer, in which the author interviews almost everybody who is anybody in the literary world, both nationally and internationally will be on the stands.

Autre primeur: lines from unpublished works

Slote's latest collection, as yet unpublished, entitled *Lines from the End of a Year*, is a logical sequel to *Lines from the Athanor*. The style is economical, reminiscent of Latin and Greek poets, who strove for elegance and clarity.

The immediate locale of most of the poems is a cottage on the Assomption River, near the Laurentians. As in "Lines from the Athanor," the themes explored range from erotic passion and energy to the seasons of life to the ineluctable decay and dissolution of the body:

So you rub the night to and fro  
With cries of warmth  
With careful caress that sculpts the cold  
And smoothes its shape across your skin  
To make a boy of snow, rigid with blood.  
So I, inclement in my season, I watch  
the sun tilt warmer  
And the rivulets running from the Pole  
across my shadow on fire:  
Time melting, ice blooming

And you coming, in your season,  
Like me.

("The Season Inside You," from *Lines from the End of the Year* - unpublished)

Despite the complexity of the image clusters, Slote's "wordsculptures" have a Buid quality and a tightness that enables the reader to grasp the closely knit imagery. All his collections are personal and intimate, sometimes slightly eccentric but always perceptive and imaginative. He has found a style that may not fit into the so-called mainstream of contemporary Canadian literature but that is grounded in artistic integrity, truth of language, musicality and strength of expression as well as a profound and disturbingly acute vision of timeless existence and the reality of the earth's cycles.

In a lighter vein, Slote, also a playwright, has produced a collection of five short experimental plays entitled *The Countess Cycle: a Pentalogy*, which is due to be published in translation this September by Les Éditions Balzac. This series of plays will undoubtedly reveal a heretofore unsuspected facet of Slote as poet, translator and teacher! •



## DALE-PARIZEAU VEILLE AVOS INTÉRÊTS

C'EST SIGNIFICATIF!

Pour vous, traducteurs et interprètes, votre sécurité c'est significatif. C'est pourquoi votre corporation professionnelle, en accord avec Dale-Parizeau, a conjugué trois programmes d'assurance-groupe dont

**DUO auto-habitation**  
**TRIO commercial**  
**Les «SUR MESURES»**

se traduisant, pour vous, par une plus grande tranquillité d'esprit.

Nous savons combien il est juste et sensé de bien comprendre ses protections. Au même titre que vous, Dale-Parizeau a mis la même rigueur, dans un langage clair, à vous préparer un programme s'accordant à vos besoins. Dans nos domaines respectifs, nous ne laissons rien au hasard qui ne laisserait pas nos clients littéralement bien protégés.

Avec plus de 700 professionnels qui s'affairent à vous servir, Dale-Parizeau est le plus grand spécialiste en assurance-groupe au Québec.

En un mot, c'est «significatif» de constater combien de traducteurs et interprètes font appel aux connaissances de Dale-Parizeau, en matière d'assurances.

**Dale-Parizeau inc.**  
**courtiers d'assurances**

1140 bou! de Maisonneuve Ouest, Montréal, (Québec) H3A 3H1  
(514) 282-1112 ou 1 800361-8715 sans frais  
Assurances: automobile, habitation, commerciale, de personnes

# Des revues

Chronique dirigée par Bruce Knowlden

**TTR** (VI, 2) nous parle de traduction, mixité et politique. Elle nous dit que la traduction est par nature transformation et, par voie de conséquence, instrument de mixité et de métissage.

«La trahison créatrice : anatomie du transfert notionnel dans les cultures asiatiques» propose une lecture constructiviste du phénomène de transfert conceptuel dans les traditions philosophiques et religieuses de la Chine et du Japon. Les auteurs s'intéressent surtout aux distorsions sémantiques qui se produisent lors du transfert pour illustrer l'hypothèse suivante: l'importation d'un concept est toujours un acte de création.

La politique d'édition, le décalage, les problèmes que posent les traducteurs «universitaires» et la difficulté de la traduction sont abordés dans «Traduire Hélène Cixous : le(s) féminisme(s) français et la théorie féministe anglo-américaine».

Un autre article traite de la traduction et du transfert culturel dans le cas de la création littéraire africaine. Une analyse des divers procédés utilisés par les traducteurs d'oeuvres africaines en langues européennes révèle une préférence marquée pour une traduction plutôt sémantique, transparente et littérale.

L'étude suivante traite des déterminations linguistiques et culturelles que fait peser une culture-source peu familière sur la traduction en français du théâtre de langue anglaise de l'auteur nigérian Wole Soyinka, prix Nobel de littérature (1986).

L'hypothèse principale d'un article sur quatre poètes d'origine hongroise vivant au Canada est que, en utilisant plus d'une langue à l'intérieur du même ouvrage, l'auteur peut obtenir des effets spéciaux impossibles à atteindre autrement.

Le dernier article dans ce numéro passe en revue les difficultés que rencontrent les traducteurs et les interprètes lors des enquêtes dont les demandeurs d'asile ont fait l'objet en 1987 au Canada. Étant donné la dynamique du discours juridique interculturel et la gravité des cas en cause, l'auteur propose que le mandat des interprètes soit élargi pour qu'ils ou elles deviennent des intermédiaires interculturels au lieu d'être des obstacles supplémentaires dans l'expression de la souffrance des demandeurs d'asile.

O

There have been two issues of **META** since it was last reviewed, in the March issue of *Circuit*. Vol. 39, no. 1 (March

1994) is a special issue on translation and interpretation in multilingual Belgium. This rich collection of articles from Belgium covers the whole spectrum: teaching translation science, training interpreters, terminology, language industries, European Community translation, Eurotra and much more. The selective bibliography will prove a valuable tool for anyone interested in translation, interpretation, language industries, lexicography or terminology in Belgium.

The June 1994 issue (39, 2) is a special issue entitled "Translation: A View from the Outside." Starting from the acknowledgment by colleagues and friends in various humanities and social science departments that their activities centrally and essentially involve translation, Rajendra Singh invited these friends and colleagues- from disciplines ranging from anthropology to psychoanalysis- to share their insights with readers concerned with a concrete instantiation of their problematic. He then invited some colleagues whom ordinary language designates as translators to respond to these observations and insights. The result is a fascinating dialogue.

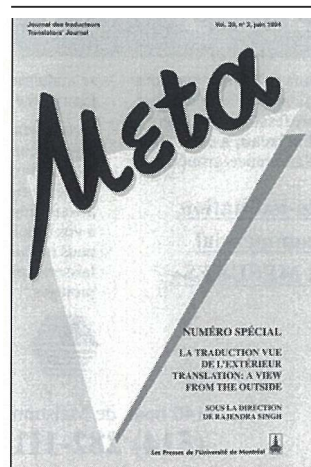
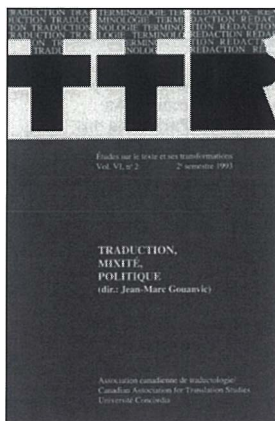
O

**Le langage et l'homme** (XXVIII, 4) nous propose le thème de la *socioterminologie*. Toute terminologie bien conçue ne doit-elle pas être en prise sur la pratique sociale? Cela va sans dire, certes. Mais cela va mieux en le disant, c'est-à-dire en tentant de situer la terminologie dans une perspective sociolinguistique.

On aborde la question «Normaliser ou standardiser?» Un autre article permet de mieux comprendre les raisons historiques et épistémologiques pour lesquelles les théories héritées de l'école germano-autrichienne ne peuvent répondre aux immenses besoins actuels d'intervention terminologique. D'autres questions importantes : la terminologie n'est-elle qu'une lexicologie spécialisée? une méthodologie? ou une discipline autonome? Un des collaborateurs, doutant de l'autonomie du champ, insiste sur l'importance de l'épistémologie, au sein même de l'activité terminologique.

Une étude comparée sur la dimension orale du travail scientifique permet de préciser les différences de dénomination et de conceptualisation, selon les situations professionnelles, et de souligner les variations qui existent au sein même des terminologies. Une autre étude, celle-ci sur un vocabulaire destiné au grand public (celui des couleurs dans les catalogues de vente par correspondance) illustre à quel point l'histoire des dénominations, liée à celle des idées, l'est aussi à celle des sensibilités.

Enfin, on propose une présentation d'un logiciel utile à une «veille terminologique». L'analyse de la variation dans le temps des configurations conceptuelles et des champs lexicaux qui les reflètent n'est possible qu'en optant pour une informatisation du travail. Un article sur le vocabulaire de la sûreté nucléaire et sa diffusion auprès du grand public nous montre qu'une aide informatique au suivi des mutations sémantiques s'avère précieuse



pour analyser les corrélations sociolinguistiques et les décisions terminologiques.

o

**Language International** (6,2) - In the Company News section, LI features Essential Pictures, a London-based television post-production company increasingly involved in "language transfer" activities. The newly opened University College in Stockton, England, in the vanguard of computer-based language teaching, is also featured in this issue.

In "Focus on quality in translation," quality management expert Dr. Alan Younger discusses approaches used to develop quality systems in the translation profession. Cay Dollerup gives an account of a conference on Multilingual Communication within the European Community, which focussed on issues related to the Community's expansion, particularly in northern Europe.

LI also briefly reports on two new language organizations: the European Society for Translation Studies, and EUROCALL, which promotes activities in the area of computer-assisted language learning (CALL). LI travels to South America with an article by Maria Julia Sainz on the only translation training program in Uruguay and the "student-focus" approach she has designed there.

In the Portrait of a Linguist section, LI profiles Ricardo Naidich, who intends to run for the presidency of Argentina's main translation organization.

Looking towards the east, LI features an article on the teaching of L2 reading in English-Arabic translator training programs in the Arab world. Finally, Mahmoud-Rais writes that the Conference for Cooperation in Communica-

tions, held in Ankara in 1992, was the catalyst for a movement seeking to improve communication among Turkic-speaking countries.

o

Two issues of **L'Actualité terminologique/Terminology Update** (27, 1-2) have also come out since our last review. No. 1 highlights the 25th anniversary of the *Official Languages Act*. It also provides overviews of the fourth generation of TERMIUM and the most recent innovations in LATTEr, the terminologist's work station. The University of Ottawa interdisciplinary project entitled Comparative Lexicography of French and English in Canada, which aims to produce a Canadian French-English, English-French dictionary by the year 2003, is also presented.

No. 2 is devoted to quality and standardization. Articles cover various aspects of total quality and standardization, the transition of quality standards from the national to the international arena, the ISO vocabulary of total quality and the ISO series of standards on quality management and assurance.

o

Founded in 1943 by S. I. Hayakawa, **ETC.** is the quarterly magazine published by the International Society for General Semantics. As a philosophical movement, general semantics started in the 1930s with the teachings of the Polish-American scientist and philosopher Alfred Korzybski (1879-1950). He aimed to make people more aware of the relationships between language and reality, thereby improving communication and thinking.

The discussions in *ETC.* are wide-ranging. In addition to offering humorous

pieces, the magazine covers personal growth, theory and practice related to general semantics.

Recent articles focussed on E-Prime, a variant of English that eliminates the "to be" verbs. Why? Because our language system draws extensively on a family of verbs ("be," "been," "is" and so on) that assume that things stay the same, and ignore the fact that life means constant change. These verbs also determine relationships ("That man is a fool"), thereby setting our world in concrete.

The use of collective nouns in journalism provoked criticism recently. An article argued that terms such as "the Supreme Court," "the administration" and "the council" lack specificity, tend to hold a group responsible for the actions of all its members, and thus fail to meet the usual standards of journalistic accuracy and fairness.

Heard about "Haming"? *ETC.* defined it as the exchange of emotionally charged or hostile messages on computer-mediated communication networks. A creative narrative that described an episode of Haming in an electronic mail exchange among a group of communication scholars made for a good read.

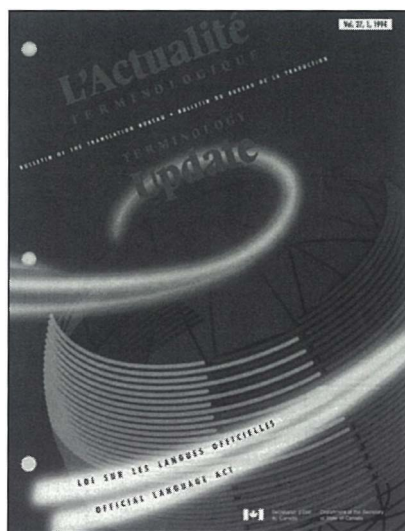
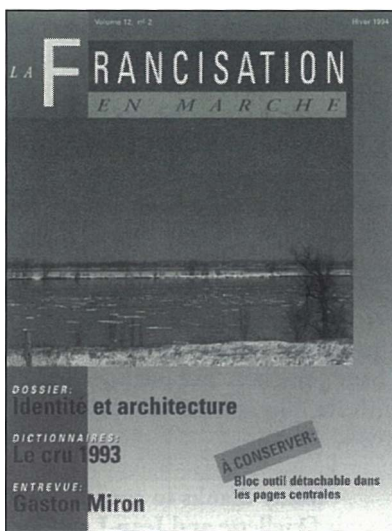
The National Council of Teachers of English announced the 1993 Doublespeak Awards, and *ETC.* had a report in the summer issue. Mention was made in particular of a gambling casino in Kentucky that was being promoted as "multi-dimensional gaming with an entertainment complex."

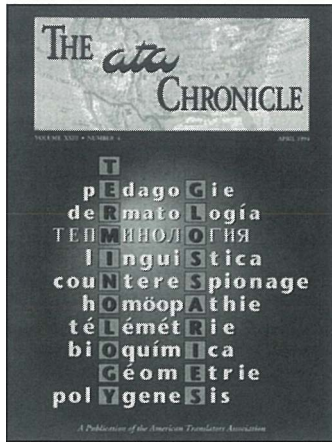
How language affects our perception of the world is what *ETC.* is all about. (Subscriptions are US\$30 and are available from the International Society for General Semantics, P.O. Box 728, Concord, California 94522, USA.)

o

**La francisation en marche** (12,2) nous propose une entrevue avec « Gaston Miron: une force de la nature ». Le dossier, qui s'intitule « L'architecture : miroir d'une culture » traite de l'architecture des maisons québécoises et de l'histoire de Montréal.

On y trouve également une réponse à la question « Pourquoi tant de dictionnaires en 1993? » La rubrique « Société » nous décrit le succès de la « Dictée des Amériques ». Enfin, « Le français entre la nostalgie et l'innovation » constate que le français se porte plutôt mal. Il recule sous les coups de boutoir conjugués de l'affairisme anglophone, de l'explosion démographique au Tiers-Monde et du réveil de l'Islam en Afrique. Par contre, un peu





the context of the regional, cultural, psychological milieu of the work in which they occur.

An article on "The Translator's 'Significant Other'" provides helpful tips on establishing a good working relationship between translators and proofreaders.

D

Je tiens à attirer l'attention de nos lecteurs sur le bulletin du Comité de terminologie française de l'Ordre des comptables agréés du Québec, Terminologie comptable. On peut se procurer ce petit bulletin fort utile aux traducteurs en en faisant la demande auprès du secrétariat de l'Ordre, 680, rue Sherbrooke Ouest, 7<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec) H3A 2S3.

D

Certains de nos lecteurs voudront consulter Français scientifique et technique et dictionnaires de langue, publié par le Centre National de la Recherche Scientifique de l'Institut National de la Langue Française (Didier Érudition, Paris, 1994). Ce recueil rassemble des articles ayant pour thème les vocabulaires techniques et leur traitement dans les dictionnaires de langue.

D

Aspects du vocabulaire (Presses universitaires de Lyon, 1993) regroupe des articles qui sont le résultat des travaux du Centre de recherche en terminologie et traduction de l'Université Lumière-Lyon 2. Ils reBètent donc, à travers leur focalisation sur les aspects lexicaux de la communication, la diversité linguistique et méthodologique des recherches du CRTT, avec des orientations terminologiques mais aussi psycholinguistiques, lexicographiques, quantitatives, et des applications à l'anglais, à l'arabe, à l'espagnol et au portugais.

D

Terminologists will be especially interested in Terminology: Applications in interdisciplinary communication, a book edited by Helmi B. Sonneveld and Kurt L. Loening Gohn Benjamins Publishing Company, 1993) and the forerunner of a new international journal of the same name planned by John Benjamins for 1994. "The journal will be a source of information on terminology theory and practice viewed by experts from different subject fields from different points of view. Its purpose is to start the discussion of its basic principles and methods and to establish its role as a subject field in its own right."

Many thanks to contributors **Benoît Ouellette** and Jean-Luc Plat.

partout dans la francophonie, les efforts se déploient pour assurer la protection et l'essor de la langue française.

D

Informatio (23,2) - Dans ce numéro, Elizabeth Davies signe un article offrant aux interprètes de conférence bilingues des renseignements pratiques sur les méthodes d'apprentissage d'une troisième langue. Jan Weinsberg, dans un article s'adressant avant tout aux membres du groupe des langues autochtones et étrangères de l'ATIO, fournit un conseil qui s'applique à l'ensemble des membres de la profession: il est important pour tout traducteur d'être à la fine pointe du développement technologique qui influence le travail du traducteur afin de ne pas se laisser distancer par la compétition.

Informatio nous présente les membres du Comité de direction de la Section géographique de l'Outaouais de la CPTIAQ. Mark Villeneuve nous apprend qu'il y a de nombreuses plaintes en ce qui concerne l'examen d'agrément du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada (CTIC), mais que l'ATIO prévoit prendre les mesures qui s'imposent.

D

The April 1994 issue of the ATA Chronicle, in addition to an entertaining editorial

on Jacques Toubon's new language law and informative monthly columns, offers a series of feature articles with an emphasis on terminology: "ATA Terminology Committee Activities," "Interview with a Terminologist-C. Harald Hille," "Translation and Terminology Management," "Countries on the Verge of a Terminological Crisis" and "The Ten Commandments of Effective Terminology Management."

Of special interest to court interpreters is an article entitled "Interpreter as Language Cop?" An article that is especially pertinent is "Hyphenitis: Take Two Style Manuals and Call Me in the Morning." "English as a Second Language" is about translation between U.S. and British English, and "A Simple Yes or No Would Do" discusses the many and varied ways of saying yes or no.

D

The April 1994 edition of the Gotham Translator (IX, 8) gives a lively account of a talk by William Weaver, who has translated the enigmatic works of Umberto Eco, Italo Calvino and Primo Levi, on "Hard Word: Splendors and Miseries of a Translator's Lot." Some of the "hard words" he discussed are the simple but finely shaded words of everyday life that can only be understood in



**dactylographe rapide MR inc.**

7305, AVENUE FIELDING  
MONTREAL (QUEBEC) H4V 1R7  
TÉLÉPHONE: 482-6751

- o Transcription de cassettes micro, mini ou régulières o
- o Spécialités: médical, technique, informatique, juridique o
- o WordPerfect (modem) Télécopieur: 482-7572 o

## SRCBASE : une banque linguistique nouveau genre

*Les fiches C'est-à-dire, version électronique.*

*propos recueillis par Diane Nonnand*

**5** RCBASE est la première banque de données linguistiques du genre à être diffusée dans le grand public. *Circuit* s'est intéressé au processus d'informatisation et de diffusion des fiches *C'est-à-dire*. À ce sujet, nous avons interviewé Manon Laganière, traductrice-terminologue aux Services linguistiques de la Société Radio-Canada au moment de l'informatisation.

**Circuit:** Lors de la planification du projet, quels critères ont motivé le choix du logiciel ?

Manon Laganière : C'est Louise Brunette, autrefois des Services linguistiques, qui a été chargée de choisir un logiciel et de gérer l'informatisation jusqu'à son départ. Je crois me rappeler qu'à l'époque, il y a sept ans, le choix n'était pas très vaste. Édibase, conçu par Inform II (aujourd'hui Documensa), semblait convenir à nos besoins et, bien que nous ayons connu quelques difficultés au départ, surtout dues au manque de mémoire - ce logiciel est très «mémorivore» -, nous n'avons jamais regretté ce choix. C'était le seul outil informatique qui pouvait à la fois assurer la gestion des ressources documentaires et des ressources terminologiques. C'était aussi le seul logiciel permettant une recherche multi-critères aussi fine. Par la suite, d'autres produits intéressants nous ont été proposés, mais comme l'informatisation était déjà avancée et qu'Édibase nous donnait satisfaction, nous n'avons pas cru bon de dépenser temps et énergie à déterminer si les autres étaient meilleurs.

**E.** : Parlez-nous de l'informatisation.

M. L. : Louise Brunette a d'abord appris à maîtriser les multiples fonctions du logiciel. Elle s'est ensuite lancée dans les aspects pratiques comme la présentation du formulaire de fiches, la planification de la validation et la création des thésaurus, pour n'en nommer que quelques-uns. Ce processus a duré près d'un an. Cela peut sembler long, mais

nous n'avons pas regretté nos choix. Tout avait été bien pensé et mûri. Il faut souligner qu'une employée des Services informatiques a assuré le contact avec Inform II tout au long de l'informatisation.

Je me suis surtout occupée de l'organisation technique de la saisie. Dans un premier temps, je devais épurer le fichier manuel et déterminer quelles étaient les fiches pertinentes, celles prêtes à être informatisées, celles à remanier et celles devant être mises à jour (et donc soumises au Comité de linguistique). Le fichier manuel contenait un peu moins de 20 000 fiches. De ce nombre, un peu plus de la moitié ont été retenues. Le personnel de soutien a été chargé d'informatiser les fiches déjà prêtes. J'ai, pour ma part, analysé les cas complexes. J'ai vérifié le contenu des fiches, les ai corrigées ou enrichies au besoin, puis je les ai chargées dans la base.

De plus, comme le nombre de fiches à revoir était assez élevé et que nous désirions que l'informatisation se fasse le plus rapidement possible, nous avons prévu des rencontres de service hebdomadaires. Nous mettions à jour les fiches qui n'avaient pas nécessairement besoin d'être soumises au Comité de linguistique, mais qui exigeaient néanmoins un certain remaniement.

Enfin, une fois le fichier manuel saisi (environ 12 000 fiches), nous avons pu procéder à l'informatisation des divers vocabulaires bilingues publiés par les Services linguistiques au cours des ans, ce qui représentait environ 6 000 fiches. Tout ce processus a pris environ quatre ans.

**E.** : Comment se déroule la gestion de la base ?

M. L. : Malheureusement, la charge de travail s'est considérablement accrue au fil des ans, et comme c'est le cas dans bien des entreprises, la terminologie a été pratiquement reléguée aux oubliettes. Il est heureux que nous ayons pu terminer l'informatisation en si peu de temps, car nous ne pourrions le faire aujourd'hui avec des ressources aussi réduites. Comme

la mise à jour et l'enrichissement de la base ne sont pas des priorités, la base change peu. Nous ajoutons des fiches constamment, mais le nombre est peu élevé. Les recherches du Comité de linguistique permettent néanmoins de produire environ 120 fiches par année.

**E.** : Quelles sont les incidences de la diffusion de SRCBASE en ce qui a trait aux droits d'auteur ?

M. L. : SRCBASE contient 7 000 fiches. C'est une sous-base de notre base principale qui en contient 18 000. Les fiches contenues dans SRCBASE sont les fiches de carton de la publication *C'est-à-dire* et les fiches tirées des vocabulaires bilingues publiés par les Services linguistiques (production télévision, droit d'auteur, disque compact, théâtre, mesure en radiotélévision, etc.). Les droits d'auteur de ces fiches nous appartiennent bien évidemment; alors, cela ne pose aucun problème.

**C.** : Avez-vous cependant établi des règles spéciales concernant la reproduction de votre base ?

M. L. : Les règles d'utilisation sont décrites dans le contrat de licence remis à l'acheteur sous format papier. En voici un extrait: «Le licencié peut afficher les données sur un écran, imprimer ces données et utiliser les imprimés à des fins de recherche terminologique seulement. [...] La banque de données ne doit en aucun cas être téléchargée [...]. Le licencié ne doit pas vendre, distribuer ou louer la banque de données. Le licencié ne doit ni copier ni modifier la banque de données de quelque manière que ce soit [...]. Cela reprend en quelque sorte les règles de non-reproduction des documents en format papier.

**C.** : Avez-vous établi une entente avec Documensa pour l'utilisation du logiciel ?

M. L. : Cela n'a pas été nécessaire. En effet, nous ne vendons qu'une base établie avec ce logiciel, que nous avons dûment payé, et qui ne peut être interrogée que par une personne ou une entreprise qui possède elle-même Édibase.

E. : La publication des fiches de carton sera-t-elle abandonnée?

M. L. : Nous avons bien entendu envisagé de cesser la publication des fiches de carton, qui sont très coûteuses à produire, mais nous avons décidé de continuer à les publier pour le moment car nos abonnés ne possèdent pas tous Édibase.

E. : Comment se font les copies de la banque pour la diffusion?

M. L. : Grâce à l'aide des Services infor-

matiques, avec une commande très simple du DOS.

E. : Quelles sont les modalités d'abonnement à SRCBASE?

M. L. : Les abonnés doivent signer le contrat de licence, semblable à celui que produit le gouvernement du Canada pour l'abonnement à TERMIUM sur CD-ROM. La base est vendue 200\$. Les mises à jour annuelles se vendront 50\$, ce qui inclut le bulletin linguistique et les fiches

*C'est-à-dire.* Pour le moment, nous n'avons offert la base qu'aux entreprises qui utilisent Édibase. Nous comptons l'offrir aux traducteurs et autres personnes intéressées d'ici un an. Rappelons toutefois que ces personnes devront avoir acquis le logiciel Édibase pour l'interroger. •

Pour de plus amples renseignements, communiquez avec Ruth Samson, traductrice-terminologue aux Services linguistiques de la Société Radio-Canada, maintenant responsable de SRCBASE, au (514) 597-7671.

## Des livres

# Dans les pas du « Sylvain » : le *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*

*Un dictionnaire attendu avec impatience... et à la hauteur des attentes.*

MÉNARD, Louis, *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*, Institut canadien des comptables agréés, en collaboration avec l'Ordre des experts comptables de France et l'Institut des Reviseurs d'Entreprise de Belgique, Toronto/Montréal, 1994.

par Jeanne Dancette

LE *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*, entièrement revu et enrichi de 3 200 nouvelles entrées, ne décevra pas les attentes. Comme le *Dictionnaire de la comptabilité et des sciences connexes* de F. Sylvain, à la mémoire duquel cette nouvelle édition est dédiée, il apportera de nombreuses réponses aux traducteurs.

Si les traducteurs passent généralement pour être d'impitoyables détracteurs des dictionnaires, le « Sylvain » est souvent cité parmi les rares exceptions. On en retrouvera avec le même bonheur le concept dans le *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière* de Louis Ménard.

### Entre le dictionnaire de mots et le dictionnaire encyclopédique

Fruit d'une collaboration active, le dictionnaire met à profit les ressources des experts et praticiens de la comptabilité, de la finance, du droit, etc., d'une part, et, de l'autre, des professionnels du langage, terminologues et traducteurs. Il répond tant au besoin de désigner les notions dans les deux langues (recherche d'équivalents) que de comprendre les réalités et d'en saisir les nuances, avec les nombreuses variations culturelles qui rendent ces réalités

parfois extrêmement complexes (acquisition de connaissances).

Chaque notion est systématiquement définie. Les différentes acceptions du même terme font l'objet d'entrées distinctes, et les traits sémantiques qui différencient un terme d'un terme voisin sont clairement indiqués. Le système de renvois, tout en restant des plus simples pour ne pas alourdir le dictionnaire, est une invitation à la recherche de la précision sémantique. Il incite également à la prudence dans le rapprochement de termes qui pourraient paraître à première vue synonymes mais qui se distinguent par des nuances généralement explicites.

Par exemple, le terme anglais *franchise* est traité dans trois entrées. La définition de *franchise<sup>1</sup>*, traduit par « concession », met au jour la différence avec *franchise<sup>2</sup>* et *franchise<sup>3</sup>*, traduits par « franchise ». En renvoyant aux termes voisins, les auteurs indiquent les relations de synonymie qui les unissent: (*franchise<sup>1</sup>* = *dealership* et *distributorship*) ainsi que les termes sémantiquement proches que le lecteur est invité à consulter par la mention V.a (Voir aussi), dans notre exemple, (*concession*, *contracting-out*, *dealer*).

Les auteurs ont identifié avec soin les sous-domaines dont relèvent les termes traités: comptabilité de gestion, comptabilité interne, contrôle interne, assurances, droit, économie, information financière, informatique, missions, etc. Grâce à ce découpage notionnel, le vaste champ des affaires apparaît comme structuré (ne serait-ce que minimalement), et l'utilisa-

teur peut facilement rattacher un mot à un domaine de connaissances dans lequel il pourra, au besoin, aller puiser plus ample information. Ainsi le terme *deregulation* fait-il l'objet de deux entrées. La première, en économie, désigne le phénomène de réduction ou de suppression de la réglementation dans un secteur économique, la « déréglementation »; l'autre, en finance, désigne l'élimination des barrières entre les quatre institutions financières du système financier nord-américain (banques, assurances, sociétés de fiducie et maisons de courtage de valeurs) et renvoie à *pi/lar* (« pilief ») et à *cross-pilfar diversification*.

Ces caractéristiques illustrent la nature encyclopédique du dictionnaire. On pourrait, bien sûr, regretter qu'elle reste embryonnaire. On aurait souhaité parfois avoir des informations historiques, à propos de l'ALENA par exemple, ou trouver des exemples permettant de visualiser certaines notions abstraites pour les rendre plus concrètes. Nous touchons là aux limites attendues d'une démarche qui ne se définit pas comme encyclopédique mais qui cherche surtout à clarifier les notions.

### Richesse terminologique

À cet ordre de préoccupations s'ajoutent l'importance de la macrostructure (8 000 entrées), la richesse et la précision terminologiques, qualités premières d'un dictionnaire à l'usage des traducteurs.

Cherchant à couvrir systématiquement les domaines comptable et connexes, le recensement des termes vedettes n'est pas aléatoire, et les auteurs ne font pas l'im-

passer sur les termes difficiles. Les équivalents, fruits de la réflexion d'une vaste équipe canado-québécoise et européenne (Institut canadien des comptables agréés, Ordre des experts comptables de France et Institut des Reviseurs d'entreprises de Belgique), sont fiables et présentés avec les marques d'usage nécessaires. Les explications qui s'y rattachent, riches et concises, permettent au traducteur de choisir ses équivalents en connaissance de cause.

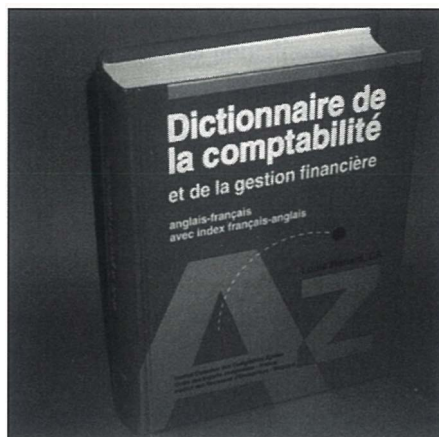
On aurait aimé toutefois que les auteurs marquent les termes officiels ou recommandés par les organismes de normalisation. En effet, on note souvent un écart entre la «norme» et l'usage, comme le montrent les termes bien connus «mercatique», présenté au même titre que «marketing» comme équivalent de *marketing*<sup>1</sup>, et «marchandisage», donné comme équivalent de *merchandising*. Ces deux termes, bien qu'ils soient d'un usage obligatoire en France, ne passent ni au Canada ni en Europe, où les professionnels du marketing préfèrent encore les emprunts *marketing* et *merchandising*.

### Un grand souci de la langue

Ouvrage destiné à un public spécialisé, le «Ménard» est aussi un dictionnaire témoignant d'un grand souci de la langue dans ses usages discursifs, tant techniques que généraux.

On y trouve ces mots et expressions d'usage courant ou récent qui, parce que leur sens est peu précis, posent, à des degrés variables, des problèmes de traduction ou de langue; les notions floues telles que *materiality*, les polysèmes tels que *jurisdiction* (avec les différents sens de «compétences», de «collectivité publique» et de «juridiction»), ou *authority* (au sens d'«autorisation»), les termes de la langue courante prenant des sens multiples dans des contextes précis comme *matching* ou le qualificatif *junior*, les cooccurrents sur lesquels des calques sont souvent commis par les traducteurs débutants tels que le verbe *to meet (a deadline)* = «respecter un délai», *to go bankrupt* = «faire faillite; déposer son bilan».

Par ailleurs, on se réjouira de trouver les expressions imagées ou métaphoriques du langage parlé, courantes dans la langue des affaires telles que: *to mothball* («mettre en veilleuse»), *to massage* («user de créativité comptable», avec indication des expressions renvoyant aux mêmes notions: *window dressing*, *creative accounting*), *plain vanilla*, ou des mots en vogue tels que *leader* pour désigner le produit vedette qui prend une grande part du marché et entraîne les autres.



On trouvera aussi les nombreuses expressions figées dont la langue des affaires semble se délecter: *as is*, *all sales final*, *at-the-close order*, ainsi que les abréviations, sigles et acronymes: *ACD* (pour *automated cash dispenser*, «distributeur (automatique) de billets (DAB)»), *fofi* (pour *future-oriented financial information*, «informations financières prospectives (IFP)»), *MBO* (*management by objectives*, «direction par objectifs (DPO)»).

On notera que le dictionnaire finit par entériner l'usage du pluriel «actifs», longtemps rejeté par les experts des sciences comptables, et que la féminisation des fonctions prend une grande place, au moins dans l'index français-anglais: «dirigeante d'entreprise», «teneuse de livre», «agente commerciale», «directrice de l'exploitation», etc.

Le dictionnaire est ainsi un précieux outil à la disposition de tous ceux qui, étudiants ou professionnels, ont affaire à des textes de technicité variable, destinés au grand public ou à des cercles plus restreints d'experts, se situant à différents niveaux de langue et dans des domaines variés. Élargissant (peut-être un peu trop) le public visé, les auteurs établissent des distinctions de sens à des niveaux de complexité allant de l'élémentaire au technique. Si les différences entre «licenciement» et «mise à pied», entre «investissement» et «placement» font partie des connaissances de base, par contre, le mérite revient aux auteurs de les intégrer systématiquement dans leur dictionnaire. C'est un avantage certain sur la plupart des autres dictionnaires bilingues des affaires.

### Douze ans déjà

Ces qualités, nous les trouvons déjà, pour la plupart, dans le «Sylvain», qui combinait fort heureusement l'avantage des équivalents de langue et de l'analyse comparée des concepts. Alors, diront cer-

tains, pourquoi se procurer le nouveau «Ménard»?

Parce que douze ans se sont écoulés depuis la dernière édition et, vu la rapidité à laquelle évolue le monde des affaires...

Le *Dictionnaire de la comptabilité* passe de 5 140 entrées à plus de 8 000. Ces nouvelles entrées correspondent, pour beaucoup, à l'apparition de concepts nouveaux tels que *market maker* («teneur de marché» dans le domaine des valeurs mobilières), *shelf company* («société en veilleuse»), *securitization* (auquel correspond le néologisme «titrisation», dans le domaine de la finance), *back office* («service de] post-marché»), *downsizing* («microtisation»), *flow-through shares* («actions accréditives»).

Les néologismes dont les journalistes sont friands, mais que redoutent les traducteurs prudents, apparaissent: «opéable», «intermédiation», «maillage», «écotaxe», ainsi que les nouvelles acceptions de mots appartenant à la langue générale ou à d'autres domaines techniques: «adossé», «inducteurs» (de coût). Mais attention, personne n'est à l'abri des anglicismes: la franchise est un commerce «opéré» par le franchisé, disent les auteurs à la page 328.

### Une mise à jour systématique

Les entrées du «Sylvain» ont toutes été revues à la lumière de l'évolution des usages, ou de la modification des textes de loi. Par exemple, l'entrée *broker*<sup>2</sup> tient compte du changement de loi en France mettant fin à la profession des agents de change, remplacés par les «sociétés de bourse». Les modifications apportées aux anciennes entrées correspondent souvent à une analyse plus fine de la réalité qui s'est complexifiée. Ainsi, dans l'ancienne édition, *investment banker* ne faisait l'objet que d'une entrée avec «preneur ferme» comme équivalent. Maintenant, deux équivalents sont proposés, «placeur» et «preneur ferme», correspondant à deux entrées distinctes.

Les ambiguïtés ou les insuffisances de l'ancienne édition ont été corrigées. Par exemple, alors que *attorney* n'avait dans le «Sylvain» qu'un seul équivalent («fondé de pouvoir»), maintenant il y a deux entrées correspondant à la notion d'avocat et à celle, distincte, de mandataire (avec pour autres équivalents: «représentant», «fondé de pouvoir»).

Cette mise à jour s'est accompagnée de l'introduction de nombreux termes et expressions d'autres domaines tels que l'informatique. Si des termes désuets tombent, comme «calculateur analogique», par contre apparaissent «logiciel d'audit/de

vérification», «modulateur-démodulateur»I (pour «modem»), «gigaoct». Mais, devant la place peut-être trop importante accordée à ces termes, on peut s'interroger sur les raisons d'un tel élargissement de la couverture du dictionnaire. Serait-ce pour montrer la pénétration de l'informatique dans le domaine de la gestion et de la comptabilité ou pour faire du *Dictionnaire de la comptabilité* le dictionnaire universel?

Parmi les nombreuses qualités du dictionnaire, notons encore l'impressionnant

index français-anglais de 165 pages, qui permet la consultation de l'ouvrage à partir des termes français; une liste d'abréviations, sigles et acronymes anglais et français de 21 pages et une bibliographie de 13 pages. Nous remarquons le soin donné à chacune de ces annexes et la qualité de présentation globale du dictionnaire.

Pour terminer, il faut souligner l'importante contribution du dictionnaire à l'entreprise de normalisation de la langue de la comptabilité et de la langue des

affaires en général, commencée par F. Sylvain. Même avec les nombreuses améliorations, les changements et les innovations qu'apporte la dernière version, ce dictionnaire a encore des liens avec le précédent. Il est donc étonnant que le nom de F. Sylvain n'apparaisse pas parmi les auteurs de l'ouvrage.

Un dictionnaire qui se doit d'être sur les étagères de tous les traducteurs, un ouvrage de référence sur lequel la poussière ne s'accumulera jamais longtemps. •

## Nouveautés

### Dictionnaires et ouvrages de référence

• BEAUREGARD, Estelle, *Vocabulaire de l'administration correctionnelle/Correctional Administration Vocabulary*, Bulletin de terminologie 224, Ottawa, ministre des Approvisionnement et Services Canada, 1994, 325 p. [29,95 \$]

Regroupe les termes relatifs au système correctionnel fédéral, depuis l'admission du délinquant dans un établissement pénitentiaire jusqu'à sa mise en liberté.

• *Dictionnaire technique anglais-français-chinois des affaires maritimes et de la pêche*, Shanghai, Université des communications de Shanghai, 1994, 617 p.

Comprend plus de 12 000 entrées, mots ou groupes de mots, en anglais avec pour chacune la traduction française et chinoise.

• DUBOIS, J., GUESPIN, L., GIACOMO, M., et coll., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994, 672 p.

Présente la terminologie propre à la linguistique et à celle de certaines sciences humaines telles que la sociologie, la psychologie et la psychanalyse. Renferme également des notices biographiques sur les grands noms des sciences du langage.

• FERMENT, Claude, *Dictionnaire des termes de l'art anglais-français, français-anglais*, Paris, La Maison du dictionnaire, 1994, 490 p.

Contient 8 000 entrées par langue et plus de 11 000 traductions.

• GARCIA-PELAYO Y CROSS, Ramon, TESTAS, Jean, (avec la coll. de Micheline Durand, Fernando Garcia-Pelayo y Cross et Jean-Paul Vida), *Grand dictionnaire français-espagnol, espagnol-français*, nouv. éd., Paris, Larousse, 1994.



Regroupe les termes actuels, classiques et littéraires de même que les termes nouveaux des domaines de l'informatique, des médias et de l'économie.

• GÉRARD, Alice-Sylvie, (dir.), *Dictionnaire contemporain français-chinois et chinois-français*, Beijing, Beijing University Press, 1993.

Comprend deux volumes, l'un pour la partie chinois-français, l'autre pour la partie français-chinois. Les noms propres de lieux sont indiqués pour les deux langues.

• *Gérer et assurer la qualité*, Coll. «Recueil de normes françaises», Paris, AFNOR, 1992, 770 p., 2 tomes. [286,70\$]

Le premier tome porte sur les concepts et la terminologie et le second, sur le management et l'assurance de la qualité.

• GOURSOU, Henri, *Dictionnaire technique et scientifique. Dictionary of technical and scientific terms*, H. Goursou, 1994.

Ce dictionnaire anglais-français propose plus de 80 000 traductions françaises de termes des domaines industriels et scientifiques.

• HOFFE, Otfried, SOSOE, Lukas K., *Petit dictionnaire d'éthique*, Fribourg, Éditions universitaires de Fribourg, 1993, 371 p. [48\$]

Traite de nombreuses questions relatives à l'éthique, notamment les dilemmes moraux, le suicide, la désobéissance civile, l'eugénisme, le féminisme, la bioéthique, l'acharnement thérapeutique et l'euthanasie.

• ISO, *Compendium ISO 9000, Normes internationales pour le management qualité*, Paris, AFNOR, 1994, 498 p. [240 \$]

Présente l'ensemble des normes ISO 9000 ainsi que les projets de normes internationales (ISO/DIS) parvenus au stade du vote.

• JOUETTE, André, *Dictionnaire d'orthographe et d'expression écrite*, Coll. «Les

Usuels du Robert», Paris, Le Robert, 1994, 775 p.

Contient 70 000 mots et présente l'orthographe, le genre, la prononciation de chacun ainsi que d'autres renseignements pertinents tels l'histoire du mot, son emploi, sa signification. Comporte également des articles de synthèse portant notamment sur la grammaire, le vocabulaire et les recommandations officielles de francisation des mots étrangers.

• LE PAGE, Jean, *Vocabulaire de l'emballage/Vocabulary of Packaging*, Bulletin de terminologie 223, Ottawa, ministre des Approvisionnement et Services Canada, 1994, 251 p. [24,95\$]

Présente une terminologie bilingue récente portant sur les technologies de transformation et de fabrication des plastiques, du verre, du métal et des pâtes et papiers utilisés dans l'emballage, ainsi que sur les opérations de manutention, de transport, de mise en marché et de vente de cette industrie.

• *Refonte des règlements*, Ville de Montréal, Service du greffe, 1994.

Première refonte depuis 1865 d'environ 9 600 règlements adoptés depuis cette date. Porte principalement sur les règlements à caractère général et permanent. Textes présentés sur feuilles mobiles, en versions française et anglaise distinctes, ou sur support informatique. Le logiciel fonctionne sous Windows. Renseignements : (514) 872-9294.

• RONDINA, Marisa, *Vocabulaire de la violence familiale/Vocabulary of Family Violence*, Bulletin de terminologie 222, Ottawa, ministre des Approvisionnement et Services Canada, 1994, 209 p. [19,95 \$]

Traite de la violence envers les femmes, les personnes âgées, les personnes désavantagées et chez les autochtones sous l'angle de la sociologie, de la psychologie, du service social et du droit canadien.

• TOULOUSE, Claude, *Dictionnaire Informatique-télématique. Wörterbuch EDV-Telematik*, Paris, La Maison du dictionnaire, 1994.

Dictionnaire français-allemand qui regroupe 8 500 entrées.

- VINCENT, Charles, BOIVIN, Guy, MARTEL, Pierre, BENOIT, Diane, L., MIWRE, Henri G., *Lexique de la lutte intégrée/Integrated Pest Management Glossary*, Bulletin de terminologie 221, Ottawa, ministre des Approvisionnements et Services Canada, 1994, 141 p. [q,95\$]

Présente la nouvelle terminologie utilisée en agronomie concernant la lutte intégrée en phytoprotection.

Langues et linguistique

- BERTHIER, P.-V., COLIGNON, J.-P., *Ce français qu'on malmène*, Coll. «Le français retrouvé», Paris, Belin, 1994.

Rassemble un grand nombre de fautes de la langue parlée et écrite relevées dans la presse, la publicité et les médias audiovisuels.

- BERTHIER, P.-V., COLIGNON, J.-P., *Le français écorché*, Coll. «Le français retrouvé», Paris, Belin, 1994.

Présente avec humour les nombreux pièges de la langue française et la façon de les éviter pour bien écrire et bien parler cette langue.

- CATACH, Nina, *La ponctuation*, Coll. «Que sais-je?», Paris, PUF, 1994.

Relate l'histoire de la ponctuation depuis les Grecs jusqu'à aujourd'hui.

- VALIN, Roch, *L'envers des mots. Analyse psychomécanique du langage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, 400 p. [38\$]

Regroupe une vingtaine d'essais et articles écrits par l'auteur au cours des trois dernières décennies et qui illustrent la méthode d'analyse pratiquée en psychomécanique du langage.

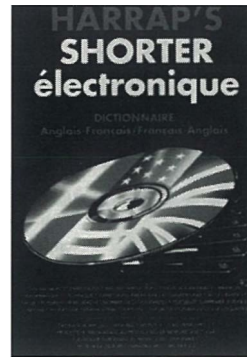
Terminologie

- GOUADEC, Daniel (dir.), *Terminologie et phraséologie : acteurs et aménageurs*, Paris, La Maison du dictionnaire, 1994, 298 p.

Actes de la deuxième Université d'Automne en terminologie tenue à Rennes du 20 au 25 septembre 1993 et qui portait, entre autres, sur l'aménagement linguistique et la normalisation terminologique.

Outils informatiques

- *Harrap's Shorter électronique, Dic-*



*tionnaire anglais-français, français-anglais.*

Version électronique du dictionnaire papier. Comprend 235000 mots et expressions, 460 000 traductions, un vaste vocabulaire commercial, informatique et technique, des expressions américaines et canadiennes. Disponible sur CD-ROM ou disquettes en version Windows.

- *Polyacte Canada*, publié

par EDIT inc.

Logiciel de rédaction de documents juridiques d'origine européenne, adapté au contexte juridique canadien. Conçu pour faciliter la rédaction des documents pour les sociétés par actions de régime fédéral. Fonctionne en anglais et en français. Peut être utilisé sur tout ordinateur de type PC de concert avec WordPerfect. •

Danielle Langelier

Les ouvrages présentés dans la chronique Des livres sont en vente à la Librairie Olivieri, sauf indication contraire [5'00, av. Gatineau, Montréal H3L 1W9; tél. : (514) 739-3639; téléc. : (514) 739-3633]. Les prix sont donnés à titre indicatif seulement.

## Le Dictionnaire Économique de l'Anglais et du Français \* : le partenaire naturel de votre compétence

**La clé de vos problèmes de terminologie**

1

Pour chaque concept, il propose une définition rigoureuse, une équivalence, des renvois, les différences entre contextes anglo-saxon et français.

**Une valeur ajoutée à la qualité de vos traductions**

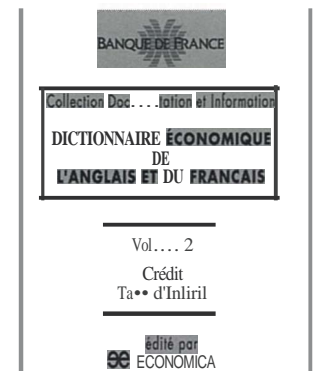
1

Chaque définition, tirée de sources officielles, est validée par les spécialistes de la Banque de France.

**Un gain de temps**

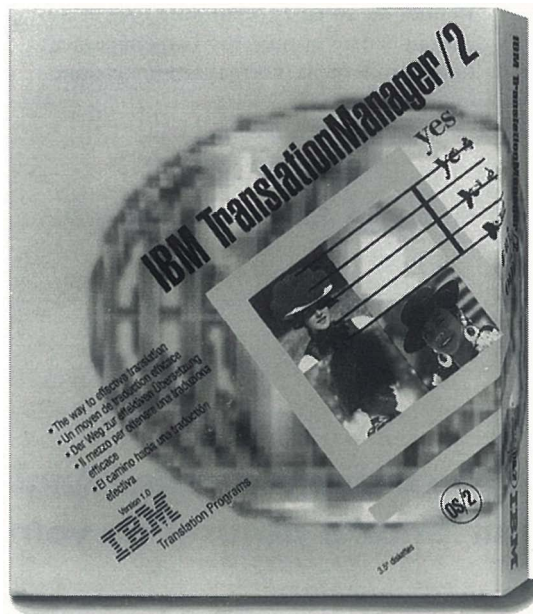
1

Cet ouvrage de référence rassemble, dans une présentation rationnelle et thématique, ce qui nécessitait des recherches longues dans des supports multiples.



\* distribué par les Éditions Vermelle (Montréal)

# Si vous trouvez que vous faites du travail répétitif répétitif répétitif répétitif, il est temps de passer à TranslationManager.



Si vous préférez vous consacrer à la partie créative de votre travail, essayez TranslationManager, un outil-logiciel conçu pour abrégé la routine et les tâches répétitives de traduction.

Au lieu de perdre des heures en révisions et mises à jour, au lieu de traduire encore et encore les mêmes mots, les mêmes textes, vous pouvez les retravailler en quelques secondes en utilisant l'éditeur de texte de pair avec la mémoire de traduction - une fonction qui vous propose des segments de texte déjà traduits. Vous pouvez soit accepter le texte tel quel, soit le modifier en cours de route.

TranslationManager utilise des dictionnaires qui affichent automatiquement les termes trouvés dans le texte que vous êtes en train de traduire. Il vous aide de plus à garder une terminologie cohérente en vous fournissant des outils pour créer et maintenir vos bases de données terminologiques.

TranslationManager est un logiciel complet qui accepte 19 langues de départ et une variété de formats de documents, y compris les traitements de textes actuels les plus populaires.

TranslationManager, toute une famille de programmes de traduction : TranslationManager;2 pour OS/2, TranslationManager pour Windows et Personal! TranslationManager pour Windows. Puisque tous ces produits sont conçus pour fonctionner ensemble, vos documents peuvent facilement être partagés, puis intégrés.

Appelez-nous au 1800 IBM-4TM2 pour recevoir gratuitement une disquette de démonstration. Nous vous expliquerons comment TranslationManager peut vous aider à transformer des tâches répétitives en un travail motivant.

Nous ne le répéterons pas!

